DAMIEN TAELMAN

L'AUTOLÂTRIE TRAGICO-ASTRONOMIQUE DE PHILIPPE SOLLERS

ou

Comment se polir le chinois à L'Infini...

Petit précis (illustré) de décomposition de l'éditocratie littéraire XII Made in France

sfedt

STALKER

眾明公, la dernière mouture de la revue *L'Infini* (n°144, Printemps 2019, sortie en librairie le 7 mars, le même jour augural que son dernier opuscule, *Le Nouveau*, Éd. Gallimard), ressemble aux précédentes et nous impose d'office **cinq articles** de et sur son Directeur régnant : 52 pages sur 123, soit 42% de poussière Sollers. Comme il le fait si souvent, le Souverain commence par réchauffer deux papiers déjà publiés, l'un daté de 1969, l'autre paru l'an dernier dans *Commémorer Mai 68 ?* (coll. Folio, Gallimard). Poussé par un élan révolutionnaire et avide d'une reconnaissance universelle, notre Seigneur n'a de cesse de multiplier ses petits pains à tire-larigot et de recycler ses pensums à tous les vents, rejoignant en cela Mao qui a ravagé les forêts de Chine pour mieux noyer son pays dans le sang du *Petit Livre rouge*! Par exemple, « Le corps sort de la voix » (*L'Infini* n°116, Automne 2011, pp. 26-32) fut d'abord publié sous le titre « Spécial Sollers : L'OUBLIRE » dans *Lacan Quotidien* (30 août 2011), puis repris dans la revue consacrée à Lacan, *Le Diable probablement* (n°9, 16 septembre 2011), et *subito presto* copié-collé sur le blog Pile Face qu'il contrôle sous le prête-nom du mystérieux Viktor Kirtov. Ce palabre aura donc a été resucé quatre fois en un mois… avant d'être reproduit une **cinquième** fois *in extenso* dans *Fugues* (Éd. Gallimard, 2014, pp. 479-491).

Sans parler de ces cas extrêmes, si la vérité blesse une organisation, taira-t-on la vérité? Si le mensonge favorise une organisation, dira-t-on le mensonge? Vraiment à la vérité blessante on fera l'honneur de ne pas la traiter plus mal que le mensonge blessant? Mais, taire la vérité, n'est-ce pas déjà mentir? [...] Qui ne gueule pas la vérité, quand il sait la vérité, se fait le complice des menteurs et des faussaires! (Charles Péguy, Lettre du Provincial, in Œuvres en prose, 1898-1908, Bibliothèque de la Pléiade, Librairie Gallimard, 1959, p. 95)

Cinq « entretiens » avec Sollers se trouvent aussi dans le numéro 116 (au centre ci-dessous), 50 pages donc de sucement de furoncles et léchage d'hémorroïdes (吮癰舐痔, dixit Zhuang zi, 莊子, -396 à -286) sur les 125 qu'il compte, soit la même dose d'autolâtrie que le dernier n°144 de L'Infini (à droite ci-dessous) qui ne fait pas exception à la règle et la confirme scrupuleusement. Après deux articles de son cru, Sollers y republie deux « causeries », l'une avec Sandrine Gaillard, intitulée « La société est mensonge» (d'abord parue le 18 mars 2005) et l'autre, avec Mehdi Belhaj Kacem, « La mort des avant-gardes » (non datée mais récente, d'après les références à sa performance spectaculaire dans les émissions Quotidien et ONPC, disséquées ici en mai 2018). Finalement, une rubrique est ajoutée à son monument (« Lettres à Dominique Rolin, 1981-2008 », par Frans De Haes), une promotion identique à toutes les précédentes placées dans L'Infini avant et après la parution en 2017 du premier volume de sa correspondance (1958-1980) avec la roucoulante dulcinée venue de mon plat pays. Le même stratagème est ici employé — Frans porte aux nues les verbiages de Jim avant qu'ils ne soient offerts à la délectation du grand public, et d'autres thuriféraires en parleront encore et encore à L'Infini par après, comme ce fut le cas pour le premier tome. Le bourdonnement sollersique est incessant et la fixation narcissique de cet écrivain sur lui-même matricielle, fétide et autogénératrice.



```
Automne 2011

3 articles de Sollers suivis de 5 entretiens (sic) avec Sollers (dans cet ordre) tous avec des sectateurs publiés par Sollers lui-même Parution : 22-09-20 pins sa revue confidentielle L'Infini ou la coll. éponyme qu'il dirige chez Gallimard.

CE VOLUME CONTIENT

Philippe Sollers - Éditorial - Le tueur de Versailles - Magique opium Philippe Sollers - Vincent Roy, Ducasse et Manet (entretien) Philippe Sollers - Hoicha Wald Lasowski, Non omnis moriar. Haydn (entretien)
Philippe Sollers - Frédéric Joignot, Nietzsche en 124 (entretien)
Philippe Sollers - François Meyronnis - Yannick Haenel, Destin du français (entretien)
Marcelin Pleynet, William Burroughs et le «Festin nu»
Hélène Ling, Formosa
Jean-Philippe Rossignol, Le sommeil
Olivier-Pierre Thébault, Rimbaud à la lumière de Dionysos II
Thierry Sudour, Les vies parallèles d'Arthur Rimbaud
```



La loi d'éponymie de Stigler et le Bureau des Brevets de Berne certifient que P.S. est l'inventeur du GPS (Grandiloquent Philippe Sollers) et du SMS (Sollers M Sollers). Il est aussi le créateur du selfie littéraire, ou comme le disent de façon plus probante nos cousins québécois, de l'égoportrait. Le GPSollers fonctionne exactement de la même façon que le système de géolocalisation qui permet de repérer la position de quiconque grâce aux signaux émis par un réseau de satellites maintenus en permanence en orbite autour de lui — ce circuit est formé par un cénacle de plumitifs dont il se charge de publier les coruscants éloges à sa gloire dans sa revue ou la collection du même nom chez Gallimard, ou par une phalange de complices associés d'une manière ou d'une autre à lui, le virevoltant capitaine *Tournesollers*.

Ce néologisme provient de la Grande (sic) Révolution (sic bis) Culturelle (sic ter). Mes lecteurs se souviendront que dans un article précédent (*Ce dont Philippe Sollers et Josyane Savigneau ne parlent pas*, p. 13) je m'étonnais de l'estime de Sollers pour le Grand Timonier qu'il considère comme un « penseur génial » dont il aimerait bien « réécrire les tracts à toute allure ». Rappelons qu'à son apogée le Radieux Terminator était surnommé le « Soleil du peuple chinois » et que les dizaines de millions de partisans aveuglés par son éclat étaient symbolisés par les nombreuses graines du tournesol qui depuis la nuit des temps respecte la coutume de suivre à l'aveuglette l'Étoile rouge paradant dans les cieux. Ainsi l'on comprend mieux pourquoi ce Joyaux artisanal a changé son nom en Sollers — par mimétisme, son culte de la personnalité de Mao s'est transformé en adoration du Môa et il s'est engagé sur la Voie du SMS : Sollers M(asturbe) Sollers, ou comment parler de soi à L'Infini, se farcir des auteurs établis et se polir (sans le lire) le chinois en littérature.

Claude Lanzmann (1925-2018), le D.G. de Les Temps Modernes entre 1986 et 2018, avait sans doute quelque éminence en tête lorsqu'en introduction du n° 692 (2017) il écrivait : « Cela ne se fait pas. Un Directeur n'ouvre pas un numéro de la revue qu'il dirige par une affaire strictement privée. » Dévasté par la mort prématurée de son fils, Lanzmann consent pour la première fois à y parler de soi. Sollers, par contre, le fait tous azimuts sans vergogne depuis des décennies, avec moult photos de lui à l'appui. Est-ce à dire que blackboulé par les lecteurs il se console à coups de SMS (Sollers M Sollers) et de selfies GlobaleCela ne se fait pas. Un Directeur n'ouvre pas un numéro de la revue qu'il dirige par une affaire strictement privée. Même s'il s'agit d'une mort, en l'occurrence celle de son propre fils, emporté à vingt-trois ans par un cancer impitoyable, après deux ans et trois mois d'une lutte héroïque contre la maladie. Pourtant, je réponds à une prière unanime. Les centaines de personnes qui se trouvaient au cimetière Montparnasse, le 18 janvier, le jour de l'enterrement de Felix Lanzmann, et m'ont entendu lire l'inoubliable lettre de Felix à son chirurgien ont toutes demandé à pouvoir relire ce grand texte sur la mort, la maladie, la liberté. J'ai pris la décision, et j'ai décidé seul, de satisfaire à la requête d'amis bouleversés. Cette lettre s'inscrira à jamais parmi les plus profonds écrits de la littérature.

Des camarades et professeurs de mon fils ont également pris la parole devant son cercueil en ce matin ensoleillé et glacial. Il y eut aussi l'adieu déchirant de celle qu'il aimait. J'ai décidé de publier leurs interventions comme un florilège d'amour.

Les pages de Felix que je livre ici, écrites à la fois pour son chirurgien et pour lui-même, comportent des passages inachevés. Je n'ai pas changé un seul mot, je les donne telles quelles.

ment Positionnés Sur (GPS) lui-même ? Il est consumé par une forme rare de délire, une verbolâtrie *border-line* au service d'un Môa égaré dans ses dédales, un mal incurable par lequel il se convainc d'exister et d'avoir encore quelque chose à redire :

Koch [J.L.A: Die psychopathischen Minderwertigkeiten] a déjà signalé chez certains psychopathes un « je indécemment placé au <u>centre</u> » et des individus à la « manie vaine et orgueilleuse de se faire remarquer ». [...] Alors Jaspers [Karl] a cherché un statut plus solide. Il a trouvé une caractéristique fondamentale: paraître plus qu'on est. Pour se donner de l'importance, on joue un rôle même au prix de sa réputation et de sa santé; pourvu qu'on fasse de l'effet. [...] Pour les personnalités que Jaspers a en vue,... et dont la caractéristique essentielle est la vanité, nous utilisons l'expression de besoin de se faire valoir. (Kurt Schneider, Les personnalités psychopathiques [1923], Paris, PUF, coll. Bibliothèque de psychiatrie, 9e édition,1955, traduit de l'allemand par Francis Demers, pp.100-101.)

On ne saurait mieux définir l'activité littéraire de Philippe oyez oyez Joyaux : divaguer, se pavaner, *emberlifricoter*, éparpiller paroles en l'air ! Le patronyme dont il s'est affublé est à la hauteur de l'imposture — le joyeux phallus de Papa ayant été avalé par un trou noir, le bijou de famille du terroir de Maman se devait de paraître encore plus brillant à ses yeux et, par un grand bond en avant suivi d'un saut périlleux dans *L'Infini* en expansion, le turbulent garnement s'est métamorphosé en une étoile Sollers. Les affidés qui gravitent autour de cet astre, en très grande majorité publiés par ses soins ou affiliés aux mêmes organes de presse, n'ont de cesse de louanger leur Messi(re) dans chaque numéro de la revue qu'il pilote — ils me rappellent les bruitages préenregistrés des feuilletons américains (« soap-opéra », « sitcom », « comédie de situation »), où des rires en boîte *off* quasi permanents sont utilisés comme fond sonore afin de stimuler sinon l'hilarité, du moins l'attention des spectateurs avant qu'ils ne zappent vers une offre plus enchanteresse.

Obsédé par le besoin de faire mousser sa camelote au nez du tout-venant, Sollers a saisi en caractères d'imprimerie sur son site une lettre manuscrite d'Antoine Gallimard datée du 31 décembre 2018, qui salue ô combien sobrement le stupéfiant avènement du dernier opuscule de son bien-aimé collaborateur :



Ma dernière lettre de l'année est pour toi, pour t'assurer de mon amitié fidèle, de toute mon estime et du plaisir que j'ai eu à lire *Le Nouveau*,

Le grand Boss l'a à la bonne et il ne va quand même pas mettre en doute la valeur marchande de son auteur fétiche — cela reviendrait selon Mao à déplacer une pierre pour la laisser retomber sur ses pieds (搬起石頭打自己的腳)! La subtilité de la démarche publicitaire de Gallimard Pour Sollers (GPS) me rappelle les protagonistes d'un antique fabliau, Zhang San (張三) et Wang Er (王二). Le premier cacha sa fortune dans une cassette verrouillée avec deux grosses serrures ; mais ne disposant d'aucun emplacement pour la soustraire aux regards d'autrui, il l'enfouit au pied du mur arrière de sa demeure. Toutefois, il redoutait que l'on découvre le *jackpot* aux roses et s'en remit à un procédé selon lui infaillible : il inscrivit sept gros caractères sur un

dazibao (大字報) qu'il apposa sur le mur au-dessus de l'endroit où reposait son trésor : « Ici il n'y pas trois cents taëls d'argent ! » (此地無銀三百兩). Satisfait de sa ruse, il se mit sereinement au lit. Or son voisin Wang Er, ayant tout observé, attendit que Zhang San soit endormi et déroba la cassette ; pour détourner tout soupçon, il écrivit lui aussi un grand dazibao et le colla à côté de celui de notre Harpagon chinois : « Le voisin Wang Er n'a pas perpétré ce vol ! » (隔壁王二不曾偷)

Il ne viendrait pas à l'esprit d'Antoine G., homme d'affaires culturelles aguerri, de faire « cuire les pois en brûlant leurs tiges » (煮豆燃萁)! Liu Yiqing (劉義慶, 403-444), dans l'une des œuvres les plus corrosives de l'histoire de la littérature chinoise (*Nouveaux propos sur les Anecdotes du monde*, 世說新語), rapporte dans le chapitre *Lettres et Études* (文學, ces deux caractères employés séparément dans la langue monosyllabique de l'époque signifient, lorsque combinés, « littérature » en chinois moderne), l'histoire suivante — l'honorable Wen (文帝, « empereur écriture », ou « culture / civilisation / littérature », selon le contexte), de son vrai nom Cao Pi (曹丕, 188-226, du royaume de Wei, 魏, 220-265), enviait le talent littéraire de son frère cadet, le prince Dong E (東阿王, i.e. Cao Zhi, 曹植, 192-232), d'une part parce que celui-ci avait toujours été le préféré de leur père (Cao Cao, 曹操, 155-220, aussi fameux chef militaire sanguinaire que poète), et pour une autre part plus ou moins congrue parce qu'ils kiffaient sur la même meuf... draguaient la même nana... se disputaient les faveurs d'une ravissante et même gonzesse.

Une fois empereur, le *dage* (大哥, « grand frère », l'ainé) en fit voir de toutes les couleurs à son *xiaodi* (小弟, « petit frère », le cadet) — il le mit au défi d'achever (成) un poème (詩) dans un laps de temps correspondant à sept pas (七步), sinon il « subirait la grande loi » (行大法), une peine lourde condamnant tout suspect à manger les pissenlits par on sait où, voire à finir en bouillie dans un chaudron selon une recette capitale peu capiteuse très à la mode à l'époque des Trois Royaumes (三國, 220-280), en ces temps maudits où les camps de rééducation nés de la « géniale pensée » de Mao n'existaient pas encore. Les despotes d'antan ne rigolaient pas avec les affaires de cœur et de succession ; mariages de convenance, querelles intestines, combats fratricides, alliances circonstancielles ou crapuleuses, les actes de trahison étaient monnaie courante dans et entre les royautés. Cao Zhi, illustre et véloce versificateur, composa son poème dans le temps alloué. Dont voici ma traduction annotée, dans l'espoir que Sollers en apprécie pleinement la teneur elliptique, les ingrédients et la saveur :

Des fèves [de soja] bouillies servent à faire un potage, (煮豆持作羹)
Le jus d'haricots filtrés sert de recette [pour faire le bouillon]. (漉菽以為法)
Les tiges [des fèves et des haricots] sous la marmite brûlent, (萁在釜下燃)
Les pois dans la marmite sanglotent [mijotent]. (豆在釜中泣)
À l'origine nés d'une même racine [nés frères], (本是同根生)
Pourquoi être si empressés de se faire cuire [de se nuire] l'un l'autre ? (相煎何太急?)

Ce court poème a donné naissance à plusieurs tournures qui sont toujours d'actualité, entre autres « cuire les pois en brûlant leurs tiges » (煮豆燃萁), i.e. mener une lutte fratricide. Les pois et les haricots symbolisent Cao Zhi, tandis que leurs tiges chauffant la marmite représentent Cao Pi, puisqu'ils sont frères, nés d'une même racine! D'ailleurs l'expression « tong gen » (同根, même racine) employée dans le cinquième vers est l'un des nombreux binômes signifiant « frères » en chinois moderne. Les locutions « compléter un poème en sept pas » (七步戊詩) et « talent de sept pas » (七步之才) sont encore utilisées pour désigner une plume alerte et une imagination fertile, notamment pour la poésie à cinq caractères que Cao Zhi porta à un degré de perfection achevé. Malgré la jalousie maladive de son ainé, Cao Zhi survécut un certain temps au bouillant caractère de ce dernier; mais sans poste digne de son rang et anéanti par les exactions et exécutions orchestrées par le régime contre ses amis, il se laissa mourir à petit feu.

Ironie ou ruse de la raison, Cao Pi, le moins talentueux de cette lignée, est passé à la postérité pour sa maîtrise de la versification à hepta-caractères (sept pas camarade !, très en vogue quatre siècles plus tard durant l'âge d'or de la poésie chinoise sous les Tang, 唐, 618-904) et il est l'auteur de la première œuvre de critique littéraire « indépendante » en douce Chine, le Lunwen (論文, binôme utilisé de nos jours pour désigner une « thèse » universitaire), un Traité de littérature. Bref, pour revenir au sujet que nous n'avons malgré les apparences jamais quitté (la critique littéraire !), Antoine Gallimard maintient avec Sollers des liens fraternels et surtout des intérêts corporatifs communs et il ne va pas laisser tomber la pierre soulevée sur son pied ou faire cuire les pois en brûlant leurs tiges — les oreilles et les tempes de l'un se frottent contre celles de l'autre (耳鬢廝磨), ils s'appuient l'un sur l'autre comme lèvres et dents (脣齒 相依), car si les lèvres sont écartées les dents ont froid (脣亡齒寒).

Il s'y connaît Phil hélas en Relations Éditoriales Mercantiles et en Grosses Publicités Saliveuses (GPS). Son alter ego (Viktor Kirtov, les petites mains spectrales à la manœuvre sur le « Blog personnel, non officiel, à vocation non commerciale » Pile Façade dédié à propager son œuvre au-delà des limites de l'Univers) a mis en ligne, dès la sortie de Le Nouveau le 7 mars dernier, une resucée de la critique de Jean-Paul Enthoven publiée dans Le Point du... 28 février (p. 78) et intitulée « Quoi de neuf ? Sollers. » Ayant en « horreur les réseaux, surtout lorsqu'ils sont sociaux », notre Lucky Philou l'a reprise illico presto sur son deuxième site Internet, celui-là à son propre nom, subterfuge qui lui permet de maintenir l'illusion que l'un est personnel et l'autre passionnel. Je suis toujours sidéré par la célérité des ondes Gravitationnelles Pourléchant Sollers (GPS), lesquelles sont émises avant même la sortie de ses bouquins en librairie! Le Système Marketing Sollers (SMS) est magnétiquement bien Géré Pour Surenchérir (GPS) et concourir à la gloriole de son satané Manitou.



Avec les Cao, la littérature était une affaire de famille, alors que le système Sollers repose sur l'entre soi d'un clan voué au pour-soi du Prince. En effet, l'auteur de *Quoi de neuf? Sollers* (rien que *Le nouveau*, répond l'écho, les bobos se bichonnent l'ego), l'éditeur et journaliste Jean-Paul Enthoven, est le père de l'angélique Raphaël, lequel a publié au moins cinq ouvrages chez Gallimard, dont deux dans la collection L'Infini digérée par un certain P.S. *Le Dictionnaire amoureux de Marcel Proust* (Plon/Grasset, 2013) est le fruit non mûri de leur bavarde complicité, mais faut-il ajouter qu'ils n'ont pas eu l'honnêteté de dénoncer les lois régissant les salons, comités de lecture et salles de rédaction de l'éditocratie littéraire! Notons que, dans *Le philosophe de service* (coll. L'Infini, 2011), le fils se livre dès le premier chapitre à un sucement de furoncles et léchage d'hémorroïdes (吮癰舐痔) digne de l'antique technique labiale affinée par Ts'ao Chang auprès du roi de Ts'in (voir ici p. 21): sous les initiales P.S. se camoufle en effet Philippe Sollers en chair et en noces que Raffa Enthoven lèche à pleines babines sous toutes les coutures! A la fois fellation à la va-vite et hommage sans queue ni tête, ce panégyrique est un exercice de baise-majesté et je me permets d'en citer ici deux extraits bien fumants (pp. 15 et 17):

À l'ère de l'individu — collectif ou esseulé — P.S. remplace à la fois l'intellectuel (tristement suspect de se servir des causes qu'il défend) et le philosophe, dont le magistère reposait sur une opacité qui n'impressionne plus l'ignorant décomplexé. P.S., c'est la ciguë de Socrate : l'empoisonnement de la philosophie par ceux qui la réduisent à un remède.

Simultanément abstraites et incarnées, les paroles de P.S. flottent — entre ciel et terre — à l'intention des malcontents qui règnent sur l'époque où ils se vivent comme des marginaux. Dans le grand consensus anticonsensuel, P.S. doit être « dérangeant » sinon il gêne. P.S. doit déplaire, sous peine de déplaire encore plus : il faut des bouffons au peuple comme il en fallait aux rois.

Voilà ce qu'on appelle une mise en abîme au ras des pâquerettes... et plusieurs pages de la bluette d'Enthoven sont bourrées d'un navrant charabia de ce genre ! Inutile de préciser que notre Janus entiché de lui-même s'est empressé de publier cet Écrivain à Son Service dans la collection L'Infini et dans sa revue *ibidem*! Le deuxième passage illustre particulièrement bien le (com)mode d'emploi de Sollers pour se faire passer aux yeux de ses rares lecteurs comme un oracle provocant et anticonformiste. Cette astuce promotionnelle ne date pas d'hier, elle a été finement décortiquée par Marc-Olivier Padis dans son article « Philippe Sollers : un écrivain d'exception ! » (le point d'exclamation est de son cru), paru dans la revue *Esprit* (n° 190 de mars-avril 1993), dont voici quelques lignes (pp. 146-47) :

Comment prouver que son anticonformisme est moins conformiste que celui de son voisin? Comment s'y retrouver dans la surenchère des contestations? Le plus simple est d'agiter l'épouvantail le plus haïssable : la censure. Pas de doute possible : si on est censuré, c'est qu'on est provocateur. On ne peut donc être reconnu comme provocateur sans faire croire qu'on est censuré. [...] Un grand écrivain est toujours censuré, je suis censuré donc je suis un grand écrivain : tel est le syllogisme implicite sur lequel la stratégie de Sollers est fondée. [...] Dire qu'on est censuré, c'est paradoxal en soi. Le faire écrire par d'autres dans des essais, des revues et des journaux depuis des années, c'est peu crédible. Intervenir soi-même pour soutenir ses admirateurs qui jurent que personne ne veut comprendre que Sollers est isolé et méconnu, cela tourne à la fumisterie.

Quiconque a tant soit peu pratiqué Sollers a pu constater que l'éditeur (profession oblige) est un grand expert du buzz publicitaire et que l'écriveur (chimère gémit) se plaint constamment d'être victime de censure. L'extrait suivant de « La mort des avant-gardes » (L'Infini n°144, mars 2019 p. 42) est un authentique morceau d'anthologie qui confirme à la lettre le diagnostic de Padis : le système Sollers tourne toujours de la même (contre)façon dialectique! L'obligeante Mehdi Belhai Kacem met le décor en place et nous offre une mise en scène chaplinesque destinée à assouvir l'insatiable vanité du Sultan de Saint-Germain — à genoux et les mains jointes devant le « Sollers médiatique » et « l'histrion des médias français », elle fait mine de s'étonner en susurrant une oraison écumante de volupté : « Je me suis toujours demandé pourquoi c'est sur vous qu'on tombait à ce titre, et aucun des autres écrivains français célèbres de l'époque. Vous avez été là une sorte de bouc émissaire pour pas mal de monde ; mais de quoi ? » Et l'interpellé tout goguenard de répondre, (après avoir ajouté qu'il fut anticipateur, of course ma biche ou plutôt my dear) que « la critique littéraire, eh bien, mon Dieu, il n'y en a plus ; la presse papier, puisque plus personne ne lit, ou à peine, elle n'existe plus non plus, puisque tout ce qui se joue désormais sur Internet, les tablettes etc., terminé ». Et le voilà en martyre revêtu d'oripeaux ensanglantés qui nous assène son argument massue :

Il n'empêche que je n'aurais pas pu survivre dans la censure brutale dont j'ai été de plus en plus l'objet, de la part du milieu littéraire petit-bourgeois « de gauche », et je n'aurais pas pu survivre si je n'étais pas allé faire des marionnettes, là où il fallait, dans les médias. Là, je viens de le faire, ou de le refaire, et, croyez-moi, ça me va très bien : je peux me passer de critiques littéraires. Il y a ces émissions, Yann Barthès, On n'est pas couchés, la radio,... voilà, je fais tout. Aucune importance. C'est un tout petit peu fatiguant, mais voilà, je rentre, je dors, puis je me lève et je poursuis le paragraphe suivant, que j'étais en train d'écrire.

Jean Martin, dans son article « Critiques littéraires à la dérive... » (*Esprit* n°190, p. 184, marsavril 1993) posait le même constat que Padis à propos de la tic-tac-tique de Sollers jouant à l'écrivain tourmenté afin d'attirer l'attention sur ses écrits :

Est-ce faire preuve de l'élémentaire recul qui définit l'esprit critique, que de se montrer dupes, comme Forest et Savigneau, de la petite tactique de Sollers qui consiste à jouer les persécutés? Au lieu de ressortir le poncif du complot style Rousseau à 20 heures, ne vaudrait-il pas mieux constater que si cet auteur en écœure plus d'un, c'est qu'il n'inspire tout simplement pas le respect? En quoi veut-on que ça nous concerne, un auteur qui finalement n'a rien d'autre à proposer que le portrait du pitre en Narcisse et une œuvre qui n'est que stratégie d'auteur?

François Hourmant, dans son article « Autour de la dissidence. L'intelligentsia française entre célébration et identification ennoblissante », abondait dans le même sens (*Revue Historique* n° 601, Janvier-Mars 1997, pp. 241 et 246) :

Pour les membres de *Tel Quel*, et en particulier pour Philippe Sollers, le talent investi hier au service de la révolution maoiste est réorienté vers <u>la dissidence</u>. Mais dans ce passage d'un absolu à un autre, il s'agit peut-être et surtout d'abord et avant tout de leur propre salut. Ce n'est sans doute pas un hasard si cette <u>identification telquelienne à la dissidence</u> constitue aussi le prélude d'une fructueuse et durable collaboration avec le groupe des *Nouveaux Philosophes*⁶⁰. Par-delà le thème même de la dissidence, les deux mouvances évoquées, et en particulier leur chefs de file, Bernard-Henri Lévy et <u>Philippe Sollers</u>, semblaient partager aussi un goût quelque peu identique pour la médiatisation et la spectacularisation des débats et des postures.

La floraison d'articles élogieux, émanant le plus souvent d'amis, qui accompagne la publication de ces essais ne dément pas cette lecture mais la conforte.

Dans sa sphère interstellaire, Sollers adopte la contenance du dissident rejeté et se pose en victime d'une « censure brutale » ! Cette pathologie est bien connue des psy, elle a pour nom l'autophilie du persécuté. Or Sollers a ses entrées partout : il a chroniqué durant des décennies au *Figaro*, au *Monde des livres*, au *Nouvel Observateur* et au *Journal du Dimanche*, il babille sur tous les plateaux de télévision et dans diverses émissions radiophoniques, il est omniprésent dans les revues littéraires dites de référence (*Magazine Littéraire*, *Lire*) et il a publié un grand nombre de « conciliabules » sirupeux avec lui-même dans *L'Infini*! Cet argumenteur souffre d'une logorrhée chronique qui contamine l'espace éditorial et le terrain médiatique, il ne fut jamais censuré et il peut se permettre quand bon lui semble d'affirmer tout et son contraire en se haussant du col.

Je constate par ailleurs qu'il a lu mon article de mai dernier <u>Philippe Sollers: la cavalerie médiatique spectaculaire du Bernard Tapie des lettres françaises</u>, où je dissèque le style de ses apparitions et leur contenu dans le PIF (Paysage Idiovisuel Français), en l'occurrence dans les émissions <u>Quotidien</u> de Yann Barthès et <u>On n'est pas couchés</u> de Laurent Ruquier, ainsi qu'au sein du PAF (Promotion Autolâtre Fanatique), par exemple lors de parlottes avec Jojo et d'autres complaisants amplificateurs sonores et visuels. Si son image lui est indifférente, comme il le prétend ci-haut, pourquoi fait-il allusion aux émissions que j'ai déconstruites en m'amusant de ses cabrioles et fumisteries ? Il ajoute que c'est « un tout petit peu fatiguant » de faire des marionnettes à longueur d'onde... et une photo dans mon article (<u>p. 14</u>) l'illustre *Tel Quel* : lorsqu'on ne parle pas de lui, notre grand-bourgeois du <u>centre</u> fait une tête de six pieds de long et s'ennuie à *L'Infini*!



Bref, la critique bidon du papounet Enthoven sur le dernier épître de l'éditeur de son fiston ne déroge en rien à la règle. Magnanime et la bouche en cœur, il y joint aussi une pub gratuite pour <u>Une conversation infinie</u> — et comme tant d'autres ambitieux publiés par Phi S il n'omet pas de lui cirer les bottes et polir la bague en trompétant à la ronde qu'il mérite, que dis-je, que l'histoire littéraire exige que les honneurs de la Pléiade lui soient réservés!

tourest joué. L'ensemble étincelle. C'est localement éblouissant. Globalement pas très clair. Toujours excitant. Pour ma part, j'adore. Cette désinvolture jubilante me ravit. Et, mis bout à bout, ses non-romans romanesques composeront un jour une autobiographie intellectuelle hors norme. Vite, vite, un « Pléiade »! La littérature l'exige. Sollers le mérite.

Notons que ce n'est pas la première fois que JPE monte au créneau pour applaudir à tout rompre son berger : « Il est vrai que pour la *Fête à Venise* Enthoven avertissait Sollers qu'encore un ou deux comme ça et il n'éviterait pas le papier bible de l'édition Pléiade (Jean Martin, « Critiques littéraires à la dérive... », *Esprit* n° 190 de mars-avril 1993, p.184). Depuis donc plusieurs décennies bien comptées au calendrier intersidéral, les réseaux d'influence du système Sollers tournent toujours en rond à plein régime :

A-t-on jamais vu vie d'écrivain à ce point vouée au succès? A-t-on jamais vu un auteur se constituer autant de réseaux d'influence dans le milieu depuis trente ans?

Mais bon, un jour les dupes verront que Sollers a tout simplement introduit une vieille technique de communication dans les mœurs littéraires qui n'avaient pas besoin de ça, et on n'en parlera plus – de Sollers bien sûr.

Martin s'est gourré : JP Enthoven, l'ancien adjoint du rédacteur en chef du *Nouvel Observateur* au moment où Sollers y sévissait, ne lâche pas le morceau et répète dans *Le Point* ce qu'il disait jadis en faveur de son éditeur. La relève est assurée — dans *Le Philosophe de service* publié dans la collection L'Infini dirigée par Phil. S., le rejeton suit les brisées de papa et encense P.S. à tour de bras au troisième degré de la déraison et de la dérision, question de jeter en pitance à ses lecteurs ébahis quelques raviolis farcis... à jeter à la poubelle.

Faute de Pléiade, le Nobel ou le Goncourt ferait l'affaire, cette antienne appartient au répertoire de l'Épouvantard gallimardesque et à celui de son entourage. Ainsi, lors de son apparition spectaculaire dans *Quotidien* à l'occasion de la parution de son roman <u>Centre</u>, Sollers jura sur la tête de Pinocchio avoir « horreur des réseaux, surtout quand ils sont sociaux ». Or il bat jour et nuit le tambour pour rester dans le coup sur tous les réseaux et il a par inadvertance pris grand soin de publier sur son compte Twitter le commentaire de Thierry de Sampigny (un vendeur à la criée d'éloges sollersiens) selon lequel ce chef-d'œuvre mérite le Nobel et un Pléiade et pourquoi pas le Panthéon ou l'Empyrée :



Quelques autres exemples en ce sens. Dans le n°135 (Printemps 2016) de *L'infini*, Philippe Blanchon, dans un dithyrambe intitulé « *33 années, Femmes, de Philippe Sollers* », avance sans sourciller (p.27):

Faute de Pléiade, on pourrait donner le Nobel à Sollers, il est temps encore. Car,

Car Sollers veille à l'orée des limbes et s'estrompe de plus en plus ! Mais dites-moi, Messire : combien de fois les deux Nobel français encore vivants se sont-ils donnés en spectacle à la télé ? Dans *Contre-Attaque* (Éd. Grasset & Fasquelle, 2016), l'on retrouve des « entretiens » de Sollers avec Franck Nouchi, ancien directeur du *Monde des Livres* où Sollers poussa du crayon sous sa houlettre. Le disciple conclut (pp. 237-238) en citant Pivot : « Dans *Mouvement*, roman coloré et sonore pour le moins singulier, on passe du grave à prestissimo via andante, allegro, fortissimo. Du branle à l'oratorio, de l'opéra-bouffe au Dies Irae. À la baguette, Philippe Sollers. Le maestro aura 80 ans en novembre. » Puis il invite Sollers à réagir aux propos bien tempérés de l'amateur de dictées et de grands crus — dont il avait abusé en rédigeant son envolée — c'est le mot de la fin, en toute finesse :

C'est parfait. Jamais Pivot n'a été plus jeune. J'espère qu'il convaincra les Goncourt.

Le monde se rétrécit chaque jour et il aurait été surprenant de ne pas croiser à quelque tournant l'ancienne cheffe du *Monde des Livres*, Josyane Savigneau, l'indéfectible et indécrottable compagnonne de route et de luth depuis la nuit du *Monde*. Dans un autre « dialogue » bidouillé, Sa Jojo surenchérie lui donne une énième occasion de plastronner (p. 4, supplément *l'Époque* du *Monde* du 3-4 avril 2016) en lui demandant ce qu'il dirait ou ferait s'il était un lanceur d'alerte. L'adoré feint l'autodérision pour mieux quémander son dû :

Vous êtes un lanceur d'alerte.

Sollers risque d'avoir le Goncourt. Voir Pivot. Tous aux abris.

Bref, le « besoin de se faire valoir » en multipliant gasconnades et forfanteries est chez Sollers ancré dans les fibres de son A.D.N. (Autolâtrie Dégénérative Néocorticale ☑, Autopromotion Diachronique Narcissique ☑, Affairisme Dialectique Nauséabond ☑! Dans le dernier numéro de *L'infini* (cf. « La mort des avant-gardes »), Mehdi Balhaj Kacem interroge le Guide suprême en se montrant dévote et obséquieuse jusqu'au bout des ongles : experte en P.M.A. (Procréation Médiatique Assistée) et G.P.A. (Gestion Promotionnelle Augmentée), elle sait traiter son vis-à-vis avec tous les ronds de jambe dus à son rang et lécher la main du bienfaiteur qui lui assure un statut — elle a été publiée au moins à trois reprises chez Gallimard et sa filiale Denoël, elle a aussi au moins deux fois œuvré en compagnie de Sollers (et Raphaël Enthoven !) dans la revue *Ligne de Risque* (sans péril aucun)... dirigée par deux poulains de son écurie également tenus en laisse par leur Maître (Meyronnis et Haenel). Tout ce beau monde se tripote et se renifle en salivant et patatipatali et patatatipatala, s'échange des bisous et des prêchi-prêcha et des frotti-frotta en veux-tu en voilà, tourne manège depuis belle lurette autour du monarque ronronnant à pleine vapeur au cœur du méli-mélo.



Bref, Madame K. vend ses services pour un plat de lentilles, déroule ses questions préformatées en lui adressant médusée moult œillades et soupirs et rembourse par cette coquette manœuvre sa dette auprès de l'éminence bariolée de l'éditocratie littéraire qui au siècle dernier lui ouvrit les portes de sa dive revue, hourra et repatati et repatata :



Aussi a-t-elle pris la peine d'adjoindre à ce « monologue » une introduction d'une page bien serrée qui flatte l'ego du Projacteur jusqu'à la moelle. Requinqué et tout guilleret il s'égosille alors à gogo durant une vingtaine de pages sur l'aventure de *Tel Quel* et nous ressert ses sempiternels soliloques (Heidegger, Bataille, Lacan, Sade et j'en passe), les mêmes vieilles rengaines qu'il radote dans un livre par-ci et dans un entretien frelaté par-là, non pas pour parler de ces innovateurs, mais bien de lui et toujours de lui! Il s'efforce une fois de plus, même si <u>Debord</u> n'avait que mépris pour lui, de le récupérer, et il se pose *ad nauseam* en sinologue patenté, le seul et unique à avoir vu venir de loin l'émergence d'un nouvel empire planétaire :

La mort des avant-gardes

31

Vous mettez cette petite intervention chinoise, le « maoïsme ». Mon dieu, quel scandale! On en parle encore. Et qui suivit, alors? Ça, je l'ai rapporté de Pékin, c'est un très beau poème. La Révolution chinoise m'intéresse. Pas de maoïsme sans Chine. Il y a des philosophes qui ont été maoïstes, je ne citerai pas de noms (*rires*). Ils ne tiennent pas compte de l'élément chinois de l'affaire. Ils ne se rendent pas compte que ça se passe en Chine, alors que quand on y va, en 1974, [avec Julia Kristeva et Barthes], il y a 700 millions de chinois, aujourd'hui, il y en a deux fois plus. Le PIB de la Chine, en 2030, sera le premier PIB de la planète. Donc, ça veut dire que l'avant-garde n'a rien vu venir. Mais rien de rien.

Le chantre de la dissidence joue avec les dates à sa guise : dans <u>sa conversation infinie avec Jojo la Saumure</u>, il soutient que la révolution culturelle a fait que la Chine est désormais la première puissance mondiale...et plus tard il lance que ce n'est qu'en 2030 que ce pays aura le premier PIB du système Sollers (mais non par tête de fume-cigarette aurait-il dû préciser!). Confondant quantité et qualité, il publie donc livre après livre à un rythme effréné et ressasse à l'envi les mêmes thèmes dans *L'Infini*, question d'illustrer le processus dialectique du changement selon la maotique de son Gourou débridé. Sans doute espère-t-il qu'une somme de répétitions et variations sur une ribambelle de sujets remâchés *ad vitam æternam* aboutira à un réel changement qualitatif. Si l'avant-garde n'a absolument rien vu venir, c'est qu'elle ne l'a pas lu — car lui seul bien entendu a eu assez de flair pour percevoir « l'élément chinois » à l'œuvre en Chine! Voilà pourquoi en 2007 il affirmait encore avec la foi d'un néophyte qu'il aimerait réécrire à toute allure les tracts de la géniale pensée du Grand Timonier... le divin créateur de l'une des sociétés les plus répressives au monde, l'incarnation quintessenciée du 1984 d'Orwell!

Écrivains, intellectuels, avocats, professeurs, artistes, scientifiques, ils sont des milliers à s'être exilés ou à avoir été emprisonnés ou privés de tous leurs droits au cours des quarante dernières années, tout simplement parce qu'ils ont fait usage de leur liberté de penser et de s'exprimer. Sollers est quant à lui autorisé à publier ses livres traduits en chinois car les huluberlus occidentaux de son acabit sont inoffensifs et la lecture d'une seule page de leurs divagations provoquerait une rigolade monstre au Comité Central du Parti — le Pouvoir en place ne redoute que la parole réellement subversive du dedans, du <u>centre</u>, des citoyens qui vivent au cœur des « *fausses utopies qui asservissent et infantilisent la Chine depuis 1949.* »

Cette citation illustre à merveille la nature du terme « iconoclaste », car d'un coup d'aiguille elle fait apparaître le sang (一針見血) et va droit au cœur (心) du problème. Elle est due à la plume acérée de l'écrivain Ma Jian (马建, 1953-), « l'une des voix les plus importantes et les plus courageuses de la littérature chinoise contemporaine » (dixit Gao Xingjian, 高行健, né en 1940, prix Nobel en 2000). Son roman Nouilles Chinoises (littéralement « L'étireur de pâte à

nouilles », 拉面者, comme on dit « étireur » de pâte à pizza, Éd. Flammarion, 2006) a été traduit de l'anglais par Constance de Saint-Mont et va dans le droit Phil de Sollers, même si plusieurs nuances jubilatoires et caustiques y sont oblitérées. Ma Jian y raconte l'histoire d'un écrivain professionnel qui, à condition de se soumettre aux directives du Parti, se voit offrir la chance d'entrer dans le Grand Dictionnaire des Auteurs Chinois (中国作家大辞典) et d'ainsi devenir immortel (永垂不朽). Une histoire familière avec un air de déjà-lu ? Le texte suivant à gauche provient de *Un vrai* [!] *Roman*, paru en 2007 (p.107) ; celui de droite, douze ans plus tard, est extrait de *Une conversation infinie* avec Jojo S. (pp. 136-137) :

anonymes). J'ai fait deux ans de chinois (trop tard, et pas suffisant, il faut commencer à 8 ou 9 ans), j'ai traduit des poèmes de l'incroyable tortue Mao et commenté son étonnant Sur la contradiction, tout en ayant en tête une traduction nouvelle du Laozi et du Zhuangzi, bref une ivresse claire qui me tient encore. J'ai ensuite choqué beaucoup d'Américains en disant publiquement que mon souci principal était d'être ainsi décrit par un dictionnaire chinois, pas avant, mettons, 2077 : « Ecrivain européen d'origine française qui, très tôt, s'est intéressé à la Chine. » Je ne me plains donc pas de ma quasi-inexistence sur le marché anglosaxon? Non. Pouvez-vous m'expliquer ça? Je n'arrête pas.

Jo. S: Dans L'Année du tigre, votre journal de 1998, paru au Seuil, vous écrivez ceci: « Aucune revendication

LA CHINE

de ma part, sauf celle-ci : avoir trois lignes dans <u>un dictionnaire</u> de littérature mondiale daté de 2050 à <u>Pékin</u> : Ph. S. Écrivain européen d'origine française, qui, très tôt et presque seul, s'est beaucoup intéressé à la Chine. »

Ph. S: J'ai dit ça à des Américains un jour, ça a jeté un froid considérable. Et je n'ai rien à attendre, je le sais, du conglomérat anglo-saxon. En tant qu'écrivain. Rien.

Ma Jian a payé le prix fort pour son audace et il a été poussé à l'exil après la parution de son premier roman en 1987, traduit chez Actes Sud en 1993 sous le titre misérabiliste et commercial de *La mendiante de Shigatze* [ville du Tibet] 亮出你的舌苔或空空荡荡 (litt. « Montre ta langue chargée ou vide », qu'on pourrait rendre en français par « langue chargée ou sèche » — les allusions dans le titre original ne pouvant être ici toutes expliquées, notons seulement qu'au Tibet on tirait autrefois la langue pour dire bonjour!) Il vit dorénavant au Royaume-Uni où il peut s'exprimer et créer en toute liberté, tandis que Sollers joue au révolutionnaire d'opérette et se dit une cible de la censure en France (quelle fouthèse!). Heureusement, la terre de liberté qu'est la Chine est venue à sa rescousse et il a pu y publier *La guerre du goût*, comme l'affiche le dernier numéro de *L'Infini* (p. 20), où ce livre ayant été recommandé par un génial penseur est un *best-seller*, comme le fut *Femmes* (1001 exemplaires):



Sollers passe allègrement sous silence les charniers hantés par des dizaines de millions de cadavres et bénit les médailles, les pamphlets, les reliques et la mémoire du *Serial* Boucher — il connaît la et les ligne(s) rouge(s) et sait manier les images flatteuses susceptibles de faire saliver les Instances suprêmes. Ma Jian lui a été mis à l'index, car ses écrits au vitriol ne sont pas au goût du Parti inique et il « se refuse à écrire des choses qu'il n'a pas envie d'écrire » (不愿意写你不想写的东西) afin d'entrer dans le Grand Dictionnaire des Auteurs Chinois. Sollers, tout frétillant dans son rôle de bonimenteur, est même prêt à mettre sa plume au service de la géniale pensée du grand Dictateur pour que son Môa figure dans quelque anthologie chic en Chine pop :

Sollers est un enfumeur révisionniste. Comment après les dizaines de millions d'incarcérés, de déportés et de cadavres de la Campagne des Cent Fleurs (1957), du Grand Bond en Avant (1958-60), de la Grande Révolution Culturelle (1966-1976), comment après les milliers d'étudiants et de travailleurs pacifiques broyés sous les chenilles des tanks ou tués par balles lors du massacre de la Place Tiananmen en 1989, comment après Les



Habits neufs du Président Mao de Simon Leys en 1971, après Prisonnier de Mao, Sept ans dans un camp de travail en Chine de Jean Pasqualini en 1974, après The Revenge of Heaven de Ken Ling en 1972 (La vengeance du ciel, 1981), après Chinois, si vous saviez de Li Yizhe (pseudonyme du trio Li Zhengtian, Cheng Yiyang et Huang Xizhe) en 1976, comment après tout cela Sollers peut-il être cynique au point d'affirmer en 2005 que Mao était un tyran raffiné ou d'annoncer en 2007 qu'il veut bien se mettre au service de la propagande du Parti? Espère-t-il qu'un tel à-plat-ventrisme lui garantira son entrée dans un dico chinois? Sollers est à ce point aveuglé par la recherche de notoriété à tout prix qu'il est prêt à dire n'importe quoi, pourvu qu'on parle de lui. Et je dois à contrecœur avouer que cela marche! J'espère seulement que cela ne restera pas impuni; je ne puis qu'exposer et décortiquer son caquetage, mettre en lumière ses manipulations et ses usurpations littéraires.

Ma Jian (« Cheval Édifiant ») connaît la Chine de l'intérieur et n'a jamais pris place au centre d'un aéropage de bobos sur la Rive Gauche ; dans Nouilles Chinoises il fustige, sans détour ni litote mais avec drôlerie, la propagande visant la jeunesse et la « géniale pensée » du Grand Dictateur:可怜的男人们怎么能在学习 «小英雄雨来»、《论人民民主专政》的革命教育社会里, 寻找传统的大家闺秀呢?女人早已经不纯粹了,她们的时代早就消失了.要一个啃读《毛泽东选 集》长大的少女, 具有修养或者文雅、高雅、典雅、优雅也太可笑了. « Ces pauvres hommes, comment pouvaient-ils trouver une jeune fille de bonne famille traditionnelle dans une société où l'éducation révolutionnaire consistait à étudier « Le Petit héros Yu Lai » et le « Traité sur la Dictature démocratique du peuple » ? Les femmes depuis longtemps ne sont plus pures, leur époque a tôt disparu. Vouloir qu'une jeune fille qui a grandi en dévorant « Les œuvres choisies de Mao Zedong » soit cultivée ou raffinée, distinguée, d'une élégance classique, gracieuse, est trop risible! » Je n'ai pas lu la traduction anglaise dont s'est servi Mme de Saint-Mont chose certaine, le titre choisi est carrément erroné, car l'original signifie bel et bien Petit héros Yu Lai (小英雄雨来) et en aucun cas « La chute de Tchang Kai-check », et de plus il est politiquement un contresens, puisqu'à l'époque le nationaliste Tchang s'était allié avec le communiste Mao pour repousser le diable japonais.

Une digression s'impose ici afin de bien saisir la portée subversive de Ma Jian, aux antipodes des postures pseudo-gauchistes de Sollers et de ses tâcherons qui bon an mal an coolie-poussent du crayon pour lui. *Petit héros Yu Lai* (小英雄雨来, *Xiao yingxiong Yu Lai*) est le titre d'une nouvelle de Guan Hua (管桦, 1922-2002, nom de pinceau de Bao Huapu, 鲍化普) célébrant les valeureux exploits d'un jeune paysan nommé Yu Lai (雨来, « Pluie Venir », ce nom étant le symbole, comme dans de nombreux dictons chinois, d'une tempête qui arrive) durant la Guerre de résistance contre le Japon (抗日戰爭, de 1937 à août 1945). Le premier chapitre de cet ouvrage est d'abord paru en 1948 dans le *Quotidien Jin-Cha-Ji* (晉察冀日报), précurseur de l'actuel *Quotidien du Peuple* (人民日报), la voix / voie officielle du Parti communiste chinois, le Parti-État. Devant le succès de ce récit auprès des Autorités, Guan Hua remit la main à la pâte pour en faire un ouvrage édifiant relatant les faits d'armes (la plupart fictifs, ou ridiculement amplifiés comme le sont toutes les fables de ce genre à l'époque) d'un ado contre les agresseurs nippons.

Dans ce roman d'aventures, qui encore aujourd'hui fait partie de l'enseignement officiel, se trouve un impératif que tous les enfants apprennent par cœur : « Nous sommes chinois, nous aimons notre mère patrie » (我们是中国人,我们爱自己的祖国). Yu Lai est un personnage modèle, ou plutôt modelé — la nuit, il étudie les règles du patriotisme, ce qui lui permet le jour venu de persévérer dans sa lutte contre l'envahisseur et de protéger les cadres révolutionnaires du Parti. Excellent nageur, il réussit à échapper aux milices japonaises en se cachant sous les grandes feuilles des roseaux à balai (芦苇) qui couvrent le lac près de son village du même nom (芦花村, l'une des images ci-dessous illustre cette discipline sinolympique promise à un avenir radieux !). Un passage attendrissant le montre en train de «couvrir » (« cacher / protéger ») Grand Oncle Li du service des transports et des transmissions de la zone » (掩护区交通员李大叔), car celui-ci fait partie des troupes qui s'occupent de la logistique et de l'information derrière les lignes ennemies.

Notons le caractère puéril de cette mise en scène : « Grand Oncle » (大叔) ne signifie pas le frère du père de l'enfant, mais est une appellation populaire qui à l'origine sert à désigner un homme proche de l'âge de celui du père ; il s'agit d'un terme respectueux ou affectueux que les gamins utilisent couramment en s'adressant à un adulte de sexe masculin, et même à un gros-nez (大鼻子, un étranger). Le patronyme « Li » (李), le plus répandu en Chine (avec Wang et Zhang), montre bien que cette nouvelle doit être mise entre les mains de tous les enfants entre six et douze ans ! Elle chante l'amour de la patrie, exalte le dévouement et le sentiment patriotique... et glorifie le populisme. Le Ministère de la culture la mit au programme, dès sa parution en 1949, des lectures obligatoires à l'école primaire et au collège. Elle l'est encore de nos jours, malgré un contexte différent — sous le couvert du destin collectif de la nation, elle sert à renforcer la loyauté, l'engagement et le respect absolus envers le Parti unique et inique, bref elle incite à jeter aux orties toute velléité d'un choix individuel et libre.

Les reproductions ci-dessous ne proviennent pas de la Corée du Nord, mais de la Chine contemporaine! En haut à gauche se trouve l'annonce de l'adaptation théâtrale du Petit héro Yu Lai jouée à Jinan le 9 mars 2019, avec le prix des billets! Tout en bas à droite se trouve l'affiche officielle de cette représentation théâtrale... tonitruante! Et l'image tout en bas à gauche représente un cahier d'écolier où les enfants doivent noter rouge sur blanc les exploits de Yu Lai afin de démontrer dans un questionnaire qu'ils ont bien assimilé les traits de caractère et les leçons de leur camarade cloné depuis septante ans ! Voici un court aperçu instructif de certaines couvertures : ce roman fait partie d'une « Nouvelle bibliographie de lectures obligatoires standard (curriculum vade-mecum) désignée pour les écoliers. » ; cette nouvelle (sic!) bibliographie s'inscrit dans une « Série de livres classiques d'auteurs renommés de littérature enfantine ». Un texte de propagande pointe aussi bien sûr le bout du nez sous forme télégraphique : « Classique rouge. S'échiner pour la Chine. Premier cours d'éducation patriotique. Le Ministère de l'éducation et la Télévision centrale [d'état] chinoise recommandent conjointement [cette lecture] ». On l'aura compris, l'endoctrinement commence tôt et passe par un conte pour enfants au sens propre et défiguré. Le but recherché est bien sûr le patriotisme, mais aussi la cohésion et l'unité nationales ; il s'agit, dès le plus jeune âge, de fidéliser et de cimenter la solidarité politique et l'identification avec le Parti. L'on comprend ainsi pourquoi Ma Jian, en affirmant dans Nouilles Chinoises qu'il est impossible de trouver une fille cultivée car toutes ont été nourries aux mamelles de Yu Lai et de Mao Zedong, a été accusé du crime de lèse-timonier! Sollers apprécie Yu Lai et s'en inspire en faisant du lèchemao-zetongue!



De « Pluie Venir » passons à « Éclair Acéré » (Lei Feng, 雷鋒, 1940-1962), un nom aussi célèbre en Chine que celui de Mao et Confucius et bientôt Môa Sollers — des statues à sa gloire défigurent nombre de places à travers le pays, tandis que des films, des chansons et des bandes dessinées entretiennent la flamme. Une série télévisée et une fête nationale (le 5 mars) célèbrent sa mémoire, et enfin un musée kitsch lui est consacré (Oncle Phil ne doit pas désespérer!). Voici un court aperçu d'un refrain que tous les Chinois ânonnent à l'école primaire en saluant religieusement le drapeau les fesses serrées: « Étudions Lei Feng le bon modèle (« Étudions Lei Feng pour être [soi-même] un bon modèle) dévoué à la révolution et fidèle au Parti. » (学习雷锋好榜样, 忠于革命忠于党). Notons que « zhong » (忠, fidèle / loyal / dévoué) est l'un des concepts-clés de la philosophie de Confucius. Ce caractère est un « agrégat logique » (會意, « unir-sens », une association d'idées, de significations), composé de deux caractères simples — en bas se trouve la clé sémantique « cœur » (Д) et au-dessus le caractère signifiant « milieu », « centre » (中, comme dans le Royaume, le Pays ou l'Empire du Milieu, 中國). À l'époque de Confucius, il y a donc 2 500 ans, fidélité, loyauté et dévotion envers le souverain étaient exigées ; rien n'a changé depuis, au contraire ce principe a été renforcé par tous les dirigeants depuis la fondation de la République Pop en 1949. Et le même mouvement héliocentrique est à l'œuvre dans le système Sollers!

Une décennie après Yu Lai, Lei Feng fut présenté par le PCC (Parti tsé-tsé!) comme « Le nouveau » surhomme, le modèle du travailleur et du soldat communistes. Ce paysan (un prêtenom pour une aura révolutionnaire créée de toutes pièces) aurait écrit un journal, trouvé après

sa mort et truffé de citations du Grand Tyran et de courbettes à son endroit (semblables aux nombreux papelards enjôleurs que Sollers publie sur lui-même dans L'Infini, dévotion et adoration étant le sésame assurant une publication chez lui). Ses exploits sont mémorisés dès l'enfance et vite compris au second degré — Lei (雷, « tonnerre / éclair », selon le contexte) est lui aussi un « agrégat logique »: au-dessus se trouve la clé sémantique 雨, « pluie » (la même Pluie que dans Yu Lai) et en dessous ⊞, « champ », i.e. le lieu où les éclairs et le tonnerre s'en donnent à cœur joie. Or, une extension du sens de « Lei » signifie dans le jargon militaire « bombe explosive / mine » (la combinaison d'un bruit assourdissant avec une lumière vive). Quant à Feng (« pointe d'une arme blanche »), il s'agit d'un « complexe phonique » (諧聲): à gauche apparaît le sème 金, métal (utilisé pour fabriquer des couteaux) et à droite le phonème 拳, feng, qui donne la prononciation du caractère et signifie « résister ». Une extension sémantique de feng, dans le domaine militaire, signifie « front / avant-garde », celle-ci étant toujours par définition à la pointe du combat. Les ronds-de-cuir du Département de la propagande du Comité central du Parti communiste chinois (中共中央宣传部) ont vraiment de la suite dans les idées (la « Pluie Venir » étant le signe annonciateur d'un « Éclair Acéré ») lorsqu'il s'agit de créer des mots à connotation martiale destinés à redorer le blason du Parti et à manipuler / régenter / anesthésier la population.

Le Nouveau (tout aussi novateur et désopilant que la récente bibliographie des lectures obligatoires incluant les enchanteurs Yu Lai et Lei Feng) et La Guerre du Goût me rappellent la biographie du général Lian Po (廉頗, vers -250) dans les Mémoires Historiques (史記) de l'Hérodote chinois, Sima Qian (司馬遷, -145 à -86). Celui-ci rapporte qu'à la belle époque des Royaumes Combattants (戰國, de -453 à -221), Zhao Kuo (趙括), le fils du général Zhao She (趙奢) du royaume de Zhao (趙國, de -403 à -222, l'une des sept principautés se disputant l'hégémonie de la Chine) s'était initié à l'art de la guerre par des lectures et par des discussions avec son père. Plus tard, il succéda au général Lian Po à la tête de l'armée. Or sa connaissance des stratégies militaires n'étant que théorique, il fut écrasé par l'armée des Qin (秦) du royaume éponyme, lequel installa au pouvoir des dites principautés, en 221 avant notre ère, celui qu'on appelle communément le grand unificateur Qinshihuang [di] (秦始皇[帝]), le Premier Auguste [Empereur] de Qin, le premier d'un long cortège de souverains qui ont défilé jusqu'à la fondation de la République de Chine en 1911 par Sun Zhongshan, (孫中山, 1866-1925), mieux connu en Occident sous le pseudonyme de Sun Yat-sen, de son vrai nom Sun Wen, 孫文, soit en chinois classique « petit-fils 孫 de l'écriture 文 » (ou de la « culture / civilisation / littérature »), caractère bien trempé qui me ramène à vive allure à notre sujet non sans ajouter que le Sun précédent (孫) n'a rien à voir avec Sollers!

Plus de deux mille ans après les écrits du fondateur de l'historiographie chinoise, l'expression « parler de guerre sur papier » (紙上談兵) est toujours utilisée pour désigner les hâbleurs et beaux parleurs dont le savoir mal ancré dans le réel se limite à un voyage en Chine de trois semaines encadré par divers tracteurs et diligents traducteurs assignés par le Département de la propagande du Comité central du Parti. Sollers peut donc publier et briller dans ce pays dont il se dit fou, tandis que Ma Jian (un contestataire radical, persécuté et censuré) y est interdit et de publication et de séjour. Les intellectuels qui n'ont pas émigré ne peuvent combattre l'hégémonie du Parti inique, sont frappés d'une interdiction d'association, ne disposent d'aucun moyen pour exprimer librement leurs opinions, risquent l'emprisonnement en défen-

dant les laissés-pour-compte (les gilets jaunes y seraient légion !) de la modernisation capitalosocialiste à la sauce chinoise très aigre envers tous ceux qui osent exercer leur sens critique.
Les quelques zozos éberlués et les divers laquais germanopratins occupés à lécher le nombril
de la Révolution ne présentent aucun danger pour le régime autocratique chinois. Que Sollers
tire des plans sur la comète ou s'oppose au rachat des grands domaines bordelais par des
milliardaires pékinois ou publie des textes libertins sur le sexe des transgenres et sur les états
d'âme de ses prétendues conquêtes cela va de soi rayonnantes mais moins brillantes que lui
— sa grande métaphysique brumeuse, ainsi que sa petite musique maoïste, déconstructiviste,
marxiste, papiste, sémiologique, cenologique, néo-capitaliste ou psychanalytique (au gré des
saisons et des modes du moment), martelées à l'envi depuis cinquante ans sonnent faux et
n'intéressent personne, que ce soit en France ou sur la Lune, en Chine ou sur Neptune. Deux
exemples parmi des centaines d'autres (*Le Nouveau*, p. 70):

La délégation française est très gênée, le spectre de Shakespeare applaudit, de même que celui de Pindare. Vous ne les voyez pas, tous les deux, dans les travées, moi, si.

Brûler les livres de Freud, en 1936, à Berlin, c'était évidemment brûler le corps de Shakespeare, et il est stupéfiant de constater que le penseur génial Heidegger ne s'en soit pas aperçu. À ma connaissance, il ne parle jamais de Shakespeare, géant réfractaire à tout romantisme. L'année 1936 est d'ailleurs l'année des surprises: fin novembre, naît un écrivain français, qui éclairera plus tard ce débat.

Œildeguerre ce « penseur génial » (contemporain de la « géniale pensée » de Mao) n'a rien vu le pauvre, mais il a eu le privilège de cogiter et folâtrer avec Hannah Arendt (ou comment l'on passe du rigide *ergo sum* à l'extase charnelle) et de plus tard jouir des lumières d'un écrivain français né je vous donne en mille 936! Bref, il n'y a que du remâché dans *Le Nouveau* — le même crapaud veut se faire aussi gros qu'un buffle et y manifeste son sempiternel besoin d'être adulé en allumant des feux de paille. L'enfanpharaon de la littérature française ressemble à l'empereur décrit par Sima Qian dans le chapitre *Biographie des barbares de la Chine du sud-ouest* (西南夷列傳) de ses *Mémoires Historiques*: « Ye Lang se trouve grand » (夜郎自大). En effet, régnant sur une alliance de tribus « barbares» au IIIe siècle avant notre ère dans la région actuelle de la province Gui Zhou (貴州, où résidaient des ethnies non chinoises, les Han formant alors et maintenant 90% de la population), le roi Ye Lang (« Maître nocturne »), ne connaissant pas le mandarin, demanda à un ambassadeur Han «qui est le plus grand, les Han ou moi » (漢孰與我大)?

L'expression « Ye Lang se trouve grand » est toujours employée pour désigner le superbe ou la canaille qui se croit important, qui tel le roi Ye Lang pense que son petit royaume égale le vaste empire han, bref elle désigne tout individu qui se fait illusion sur sa puissance et sa place dans le monde. Le Parti peut donc dormir sur ses deux oreilles et compte de beaux jours et de grands soirs devant lui — d'ailleurs, notre Polichinelle est convaincu que l'Empire va bientôt arriver à une forme inouïe (mot emphatique et mal indéfini) de capitalisme *nouveau* selon les prédictions contenues dans l'almanach *Le Nouveau* (p. 91) :

du Petit Livre rouge de Mao

Aucun doute: ces instructions sont préférables à celles du Coran, et vont beaucoup plus loin, dans leur débilité apparente, que toutes les injonctions réactionnaires, à commencer par les élucubrations des pseudopenseurs de la Silicon Valley. Vous m'objectez aussitôt que le Grand Timonier a échoué sur toute la ligne en produisant des dégâts considérables. Mais supposez que, selon les lois implacables de la dialectique, il se soit transformé en son contraire pour arriver à une forme inouïe de capitalisme *nouveau*. C'est toujours lui, son selfie à la main, qui ne pouvait compter, à l'époque, que sur 600 millions de Chinois. Ils sont aujourd'hui plus du double. Qui vivra verra, qui rêvera vivra.

Ces « instructions » du *Petit Livre rouge*, que Sollers préfèrent à celles du *Coran*, sont les suivantes : « S'instruire sans jamais s'estimer satisfait, et enseigner sans jamais se lasser, telle doit être notre attitude. » Or notre sinoPhil du dimanche ne précise pas quelles sont ces « instructions » ni ces « enseignements ». Désireux de combler les déficiences de son éducation maoïste et d'éclairer avec respect mes lecteurs, je me permets de lui refiler un petit échantillon des mesures recommandées par Mao dans le manuel dont S. fait (encore!) l'apologie dans *Le Nouveau* : 马克思、恩格斯、列宁、斯大林的理论,是"放之四海而皆准"的理论. 不应当 把他们的理论当作教条看待,而应当看作行动的指南. « Les théories de Marx, Engels, Lénine et Staline, sont des théories qui "s'appliquent aux quatre mers et sont toutes justes [universellement applicables, partout valides]". Il ne faut pas considérer leurs théories comme des dogmes, mais les considérer comme pointant vers le sud [un guide] pour l'action. »

Le maître-à-danser de Bordeaux a perdu le nord et quand il ne marche pas sur la tête il *déblablatère* à cor et à cri ! Le grand cru du capitalisme qu'il cherche à nous brader dans *Le Nouveau* est déjà arrivé en Chine depuis une trentaine d'années et les dissidents ne sont pas à la fête : le plasticien Ai Weiwei (艾未未), l'écrivain Ma Jian (马建), l'ex-garde rouge Wei Jingshen (魏京生, récipiendaire en 1996 du prix Sakharov pour la Liberté de Pensée en exil), l'avocat aux pieds nus Chen Guangcheng (陳光誠), Liu Xiaobo (劉曉波, 1955-2017, prix Nobel de la Paix en 2010) et tant d'autres ont été réduits au silence ou sont morts en prison. Une foule d'intellectuels vraiment subversifs ont été contraints de fuir cette « forme inouïe du capitalisme *nouveau* » où deux cents millions de caméras à reconnaissance faciale scrutent quotidiennement les faits et gestes d'un milliard quatre cents millions de citoyens, des camérascamarades bien sûr au plus grand service du peuple (為人民服務) « selon les lois implacables de la dialectique » magique (version Sollers) et le droit absolu du Parti-État.

Exilé à Venise ou sur l'Île de Ré, Sollers peut tranquillement cuver son vin et veiller à ce que ses patchworks et ses homélies trouvent une résonance quelconque en Chine. C'est là son rêve le plus cher et c'est aussi la raison pour laquelle il se pose en fin connaisseur de ce pays, comme il vient d'ailleurs de le faire, une fois de plus et en couleur, sur le petit écran de l'émission *Quotidien* du 22 mars dernier. Invité par le toujours aussi mal rasé et affable <u>Yann Barthès</u> pour y assurer la promotion de *Le Nouveau*, Sollers étale derechef sa sainte sinité... et quelques échanges suffisent pour nous prouver que sa compétence en la matière n'est que poudre de perlimpinpin pour spectateurs déboussolés en mal d'égaiements, de frissons et de baume au cœur :



Sollers : « Je salue l'arrivée du *premier ministre chinois* (sic) qui va arriver là dimanche, qui déjà en Italie a racheté à peu près toute l'Italie. ... les Chinois achètent tout, d'ailleurs ils traduisent mes manuscrits, ils vont traduire *Le Nouveau...* »

Barthès (pointant du doigt Sollers) : « Vous connaissez très très bien la Chine. Vous êtes un fou de Chine ? » Sollers : « Absolument ! Et d'ailleurs le président Macron va s'entendre dire par le **premier ministre chinois** [!], ben alors, où est Sollers... ? »



Barthes: « Et vous qui connaissez bien la Chine, qu'est-ce qu'ils peuvent nous apprendre les Chinois? » (Je laisse à mes chers lecteurs le soin de juger la mine des chroniqueur-e-s!)

Sollers: « Ho ho... ho ho ho Monsieur! (ditil en levant les yeux au ciel, petite pause qui lui donne le temps de concocter une niaise-

rie)... Euh! deux mille ans de civilisation, où était la France à l'époque, la Chine était déjà... »

Barthès: « On était où ? » Sollers: ... Les Chinois sont vivants, ils gèrent leurs propres affaires, ils sont très... très lents... très envahissants, il faut voir, regarder ce qui va se passer en Italie, vraiment, c'est très in..., c'est très important, et en France... »

La chroniqueure Salhia Brakhlia : « Vous avez peur pour la France, du coup ? » Sollers : « Commeeeent ? » (Il fait la sourde oreille, autre effet de manche avant de poser un constat en queue de panda) « J'ai pas peur pour la France puisque je suis content que les Chinois existent... »



Les co-animateurs rient jaune et les spectateurs, privés de ce rire creux qui est le but ultime de leur présence à cette émission, font grise mine. Personne ne leur rappelle que, le mois dernier, P.S. s'est indigné que les Chinois rebaptisent les noms de châteaux bordelais selon leurs références culturelles, que Macron n'a pas accueilli le premier ministre Li (季) mais bien le président Xi (习) ... et que ses ego-sillements à la Moix ne sont que postures spectaculaires pour attirer l'attention sur Môa Sollers...(voir ici p.17-18)

Sollers : « Me suis-je bien exprimé, non, c'est pas clair. La France sera plus en sécurité grâce aux Chinois. Parce qu'autrement elle est liquéfiée. Sinon on va nulle part. » Barthès, dubitatif : « On va tous devenir chinois, c'est ça? » Sollers : « Vous auriez intérêt, cher Monsieur. » (Délivrés par le chauffeur de salle, les spectateurs peuvent enfin rigoler!)

Eh bien cher Monsieur Barthès, apprenez à flairer les fake news et, oyez-moi oyez oyez, vous n'avez pas du tout intérêt à devenir chinois, car si vous l'étiez, vous seriez interdit d'antenne (quoique... à bien y penser)! Vous ne pourriez alors pas vous moquer des tics de langage ou sautes d'humeur du président Macron, vous devriez applaudir les tenues vestimentaires et les relations mondaines de dame Brigitte, vous seriez sommé de passer à la trappe les déclarations ambivalentes, loufoques ou carrément contradictoires des membres du gouvernement. Et si vous contreveniez à ces règles, vous seriez arrêté manu militari et sur-le-champ écroué sans que votre famille ne soit informée du lieu de votre détention. Puis vous seriez arbitrairement jugé sous l'un des chefs d'accusation suivants : « conspiration subversive contre le gouvernement » (阴谋颠覆政府罪) 🛎, « offense contre le Parti et le socialisme » (反党反社会主义) 圃, « incitation à renverser le pouvoir d'État » (煽动颠覆国家政权罪) ⑰, « crime d'avoir illégalement fourni à l'extérieur des frontières [à l'étranger] un Secret d'État. » (为境外非法提供国家秘密罪) 🔞! Enfin, après quelques mois en cellule d'isolement, vous seriez condamné après une farce de procès à une peine disproportionnée, vous disparaîtriez de l'écran et rejoindriez tous ceux-là qui ont osé critiquer publiquement le sacro-saint Parti-État, vous passeriez plusieurs années à raser les murs et vous faire laver le ciboulot (洗脑) dans un camp de rééducation par le travail (劳动改造) à coloration distinctive chinoise (計).

C'est sous la dernière offense susmentionnée que la journaliste critique Gao Yu (高瑜, 1944-, incarcérée à plusieurs reprises au cours des trente dernières années) a été condamnée en 2015 à sept ans de prison (peine commutée peu après à cinq ans de résidence surveillée pour des raisons de santé, « empathie » dont n'a pas jouir Liu Xiaobo). Elle aurait en effet divulgué des secrets d'État à la presse étrangère, en l'occurrence le « Document n° 9 », intitulé « Rapport sur la situation actuelle dans la sphère idéologique » (关于当前意识形态领域情况的 通报), une directive de 2013 émanant du Bureau général du Comité central du Parti communiste chinois (中国共产党中央委员会办公厅).

Je me permets ici une digression pédagogique! Ce Comité est composé de seulement sept membres permanents et il est la plus haute instance du pays. Il est présidé il va sans dire par Xi Jinping (习近平), qui à force de cumuler les fonctions-clés est devenu un dirigeant autocrate encore plus puissant que Mao. Il concentre en effet entre ses mains les trois autres postes qui comptent au cœur du Parti-État : Secrétaire général du Parti communiste chinois (le job suprême), Président de la RPC et Président de la Commission militaire centrale. Ce très riche Président de tout ce qui est « Sous le Ciel », 天下, et sur le « Territoire Divin », 神州 (deux hyperboles très anciennes signifiant « Chine »), possède une fortune administrée en catimini par des proches qui s'élèverait à environ 300 millions d'euros... et sa fille née de l'union avec sa Castafiore de femme majore générale dans l'Armée Populaire de Libération étudie incognito dans une université de la *Ivy League*. Ce « Prince Rouge » (太子黨, litt. « Fils de Très Grands [dignitaires] du Parti », ainsi sont appelés les rejetons des camarades de Mao qui sont aujourd'hui au pouvoir), désire bien sûr le bien du peuple (sa politique, tout comme celle de Mao et Dingue Chopping, ou Shopping, 鄧小平, Deng Xiaoping), est inscrite, sous le vocable de « Rêve Chinois » (中國夢), dans la constitution — laquelle, limitant le mandat présidentiel à deux termes successifs de cinq ans, il a l'an dernier changée afin de faire chanter sa nation à pleins poumons et pouvoir régner ad infinitum! Quant à « l'Assemblée nationale populaire » (全国人民代表大会), elle est qu'un fantôme de parlement, voire une instance folklorique ou une troupe de baladins, puisque cette institution *rubber-stamp* composée d'environ trois mille « élus » (sans e pour la plupart !) ne se réunit en grande pompe qu'une fois l'an pour entériner à l'unanimité et à main levée les décisions dudit Comité central.

Le Document n° 9 en question circulait librement au sein des hautes sphères du Parti et des administrations locales et il s'est vite retrouvé sur le blog (impersonnel, non officiel et à vocation non commerciale!) le plus utilisé en Chine, Wei Bo (新浪微博, litt. «nouvelle vague»... bien loin celle-là de Godard et feue Varda). Il décrit les « sept grands périls » (七大危险), les « sept [sujets de discussion] non-discutables » (七不讲) face auxquels il faut constamment «être en état d'alerte » (警惕). Ces sept péchés capitaux, ces «doctrines hétérodoxes» (邪教, litt. « religions perverses ») occidentales qu'il faut à tout prix éradiquer (根除) puisqu'elles pourraient remettre en question l'adoration sacrée pour le Parti, en voici un bref aperçu pour votre gouverne, cher Monsieur Barthès, vénéré journaliste aux yeux si pétillants de malice :

1. « La démocratie constitutionnelle occidentale » (西方宪政民主), car on pourrait « chercher à nier la direction du Parti et le système politique socialiste avec ses caractéristiques [litt. « couleurs spéciales »] chinoises » (企图否定党的领导,否定中国特色社会主义政治制度); 2. « Les valeurs universelles [i.e. les droits de la personne en Occident] » (普世价值), car on pourrait « chercher à faire vaciller le fondement théorique de la pensée du Parti au pouvoir » (企图动摇党执政的思想理论基础); 3. « La société civile [les droits civiques, l'indépendance du système judiciaire, etc.] » (公民社会), car on pourrait « chercher à désintégrer [désagréger comme une tuile] le fondement social du Parti au pouvoir » (企图瓦解党执政的社会基础); 4. « Le nouveau [ou néo-] libéralisme » (新自由主义), car on pourrait « chercher à transformer le système économique fondamental de la Chine » (企图改变中国基本经济制度); 5. « Le concept occidental d'information [la liberté d'expression et de la presse] » (西方新闻观), car on pourrait « défier le principe de gestion des médias et le système administratif d'édition des nouvelles en Chine par le Parti » (挑战中国党管媒体原则和新闻出版管理制度); 6. « Le nihilisme historique » (历史虚无主义), car on pourrait « chercher à nier l'histoire du Parti communiste chinois et l'histoire de la nouvelle Chine [en bref : il est interdit d'aborder les erreurs du Parti et notamment celles de Mao] » (企图否定中国共产党历史和新中国历史); 7.« Questionner la politique d'ouverture et de réformes » (质疑改革开放), car on pourrait « Mettre en doute la nature socialiste du socialisme avec une coloration spéciale chinoise » (质疑中国特色社会 主义的社会主义性质). On accusa donc la journaliste Gao Yu d'avoir divulgué le Document n° 9 qui circulait déjà dans tout le pays et sur la toile! Elle fut condamnée pour le « crime d'avoir illégalement fourni à l'étranger [litt. l'extérieur des frontières] un Secret d'État. » (为境外非法 提供国家秘密罪). Le Parti a ce faisant mis en pratique une bonne vieille méthode d'intimidation qui existe depuis l'antiquité : « Tuer une poule [qui caquète] pour la montrer [litt. « donner à voir »] au singe » (殺雞給猴子看), ou encore « Tuer la poule pour effrayer [ou avertir / admonester] le singe », 殺雞嚇[儆]猴. En d'autres mots, il fallait punir le faible pour tenir le puissant en respect, donner un châtiment exemplaire afin de mettre en garde les singeurs contre toute démangeaison d'émulation! Ou comme le disait sans équivoque Li Zicheng, 李 自成 (1606-1645), le très puissant chef de l'insurrection paysanne à la fin de la dynastie Ming (明, 1368-1644), qui contrôla toute la Chine du Nord et s'empara de Pékin : 如果遇到抗拒就殺 一儆百! « Si vous rencontrez de la résistance, tuez-en un pour en effrayer cent! »

Voilà l'environnement dans lequel vous travailleriez, cher Monsieur Barthès, si vous étiez journaliste ou animateur d'un show en Chine où, si vous ne voulez pas mettre en péril votre carrière et jouir, à défaut d'un salaire faramineux, de votre bol de riz en fer (铁饭碗), vous devez éviter toute question qui fâche vraiment. Ce que vous faites avec une maîtrise consommée — en recevant Sollers dans votre émission à chaque fois qu'il sort un livre, vous ne courez aucun risque car il n'y débite, sans le moindre chroniqueur ou contradicteur digne de ce nom, que des banalités sidérales travesties en chinoiseries et des répliques de café-théâtre pour amuser la galerie.

Sollers est très doué pour l'esbroufe médiatique, mais la Chine, dont il se prétend absolument fou, est pour lui *terra incognita*. Barthès et ses chroniqueur-e-s, d'habitude irrévérencieux et prompts à décrypter les bévues des politiciens pour faire rire (au lieu de faire réfléchir) leur jeune public, n'ont pas demandé à Sollers pourquoi il se réjouit que les Chinois existent et en quoi la géopolitique de la Chine est une garantie de sécurité pour la France. De telles âneries sont révélatrices des postures cyniques et des impostures siniques de notre Diva gallimardique (voir ses traductions pillées ou erronées du chinois <u>ici</u> et <u>là</u>). Est-il besoin de préciser que son passage à *Quotidien* fut de suite mis en ligne sur son « Blog personnel, non officiel, à vocation non commerciale », Pile Fart :



N'est-il pas affligeant de constater que la situation de la critique littéraire est aujourd'hui la même que celle qui a été décrite il y a 26 ans dans l'introduction au numéro spécial de la revue *Esprit* (mars-avril 1993, « L'écrivain et la critique à l'heure de la communication » (pp. 131-134) :

Avec l'atmosphère de dérision qui règne sur les chaînes de télévision, les événements se sont précipités ces derniers mois : on a vu des écrivains — Sollers, Yann Queffelec mais aussi l'académicien Jean d'Ormesson — se prostituer gentiment devant les Guillaume Durand ou les Ardisson pour plaire au public, la loi de la communication résidant dans cet impératif catégorique qui exige de plaire à un public pourtant considéré comme un imbécile³.

Mais le mal est déjà fait... La question n'est pas de savoir si tous les écrivains sont prêts à s'abaisser comme Sollers pour qui la brosse à reluire et le mépris du vulgaire sont les seuls atouts : on connaît depuis longtemps sa capacité de tomber les masques et de faire le guignol au nom d'un valeureux et difficile combat contre la censure (celle de la communication « bien entendu » qui lui va à ravir, lui accorde toutes ses faveurs et lui réussit si bien, comme le montre ici même Marc-Olivier Padis...).

Autrement dit, ils aiment les écrivains hérorques qui sont de véritables démiurges, autant d'« exceptions » et de créateurs de l'événement. Mais pourquoi s'en prendre à eux? Parce que tout le monde le dit (à propos des critiques) sans trop oser l'écrire par peur des représailles, pour régler des affaires de personnes (mais ce sacré Sollers en a vu d'autres et ne peut que se réjouir d'une critique de plus qui le victimise, avant d'être le patron de la littérature chez Gallimard ou d'entrer à l'Académie française), ou bien encore de décrire des réseaux d'affinités? Certainement pas... Mais alors, il faut aller un peu plus loin!



Philippe Sollers seul maître à bord

d úébut, Philippe Sollers nous emmène en bateau. Il s'appelle Le Nouveau. En hommage à New York ou à La Nouvelle-Orléans? Henri, son arrièregrand-père maternel, commandait un troismâts au long cours. Il avait épousé Edna, une



de la valeur. Combien vaudrait le manuscrit d'Othello ou de Hamlet? Sollers a un conseil magnifique: « Vous pouvez très bien imaginer un manuscrit de Shakespeare: sa main est de la même substance que son souffle et sa voix. Écoutez mieux: vous verrez l'emcre. »

«Le Nouveau»

Philippe Sollers seul maître à bord, par Bernard Pivot Le JDD du 17 mars 2019 Rencontrons donc quelques « critiques » qui n'ont jamais « victimisé » ou mis au ban leur cher confrère. Depuis son lancement et mise en orbite egostationnaire au centre du système Sollers, *Le Nouveau* fut relayé par un réseau de satellites amis. Ses plus fidèles membres se sont empressés d'émettre des signaux récurrents, question de propager sa bonne parole en commentant la forme inouïe du capitalisme *nouveau* en Chine. Ainsi, Bernard Pivot, publié chez Gallimard et maître à bord du prix Goncourt, y va de sa ritournelle sur Sollers dans le JDD du 17 mars.

Vincent Roy, un autre ouaille pieuse et dévouée (忠) publiée à de multiples reprises dans *L'Infini*, succombe lui aussi à une « interview » (une maladie chronique très contagieuse!) avec Jacques Henric dans *Art Press* (n°465 d'avril 2019): « Philippe Sollers, la langue des oiseaux. » Les pépiements de Roy / Henric sur *Une conversation infinie* et sur *Le Nouveau* ont comme il se doit immédiatement trouvé asile sur le blog Pile Farce. Pour mémoire, Jacques Henric a publié ses deux premiers romans (*Archées* en 1969 et *Chasses* en 1975) dans la collection Tel Quel aux Éd. du Seuil, du temps où Sollers y dirigeait la revue éponyme. Et comme tous les trains le savent, un



hasard peut en cacher un autre : Henric est le digne époux de l'écrivaine Catherine Millet, publiée chez Gallimard et chez sa filiale enflammée, et en outre directrice de rédaction de la revue *Art Press* où son conjoint a aussi commis (p. 98, n°460, 25 Novembre 2018) une recension parfumée à l'essence de tournesol des *Lettres à Philippe Sollers* de Dominique Rolin... que l'intéressé, qui a <u>horreur des réseaux, surtout quand ils sont sociaux</u>, a immédiatement reproduite *in extenso* sur son compte à gazouillis :



Jamais à court de prévenances, le valet Roy a empoigné sa lyre et poussé la sérénade en compagnie d'une inféodée de longue date, la superchérie Jojo Savigneau, laquelle Phil avec lui un parfait amour platonique depuis leur première séance de spiritisme. En effet, ces deux comparses joignent leurs langues fourchues pour une fois de plus sucer et lécher les furoncles et hémorroïdes de leur idole dans les studios de RCJ (Ripailles Complaisantes Josyanesques), question de célébrer *Le Nouveau* et l'essai *Sollers en Peinture — une Contre-Histoire de l'Art*, publié le 12 mars 2019 par Olivier Rachet aux Éd. Tinbad.



Les langues gluantes de Josyane Savigneau et Vincent Roy sucent et lèchent les furoncles et hémorroïdes (吮癰舐痔) de Philippe Sollers très goulûment et régulièrement sur les ondes de RCJ (Ripailles Complaisantes Josyanesques)!

Chose certaine, chez Sollers le je n'est pas un autre et il est intéressant de noter que le titre de l'essai de Rachet sur le rapport de l'écrivain à la peinture décrit d'emblée cette œuvre comme une contre-histoire (sic) de l'art. Ceci nous ramène aux analyses de Padis, Martin et Hourmant sur l'anticonformisme professionnel du grand Maître de L'Infini — il a dès ses premiers pas dans le métier revêtu la toge du dissident et de l'iconoclaste afin de nous convaincre de la prétendue originalité de ses vues sur le grand tout frisant le presque rien. Rachet a bien intégré la leçon et par le biais de son livre prêté obédience à la secte Sollers. Il faut avouer que les révérences de Rachet s'appuient sur d'excellences références :

- 1) Rachet collabore à Art Press...magazine dirigé par Catherine Millet!
- 2) Il a aussi écrit (sans doute un hasard dû à un nœud de circonstances éternuantes) de charmantes choses sur le roman *Tout Autre* de « L'exception Meyronnis », publié dans la collection L'Infini!
- 3) Les éditions Tinbad, où paraît son dithyrambe sur la révolutionnaire contre-histoire (hic!) de l'art, sont dirigées par Christelle Mercier et Guillaume Basquin. Or ce dernier, autre phénomène fréquent dans l'éditocratie littéraire du système Sollers, a publié à plusieurs reprises dans la revue L'Infini, entre autres un panégyrique sur Philippe Forest, le plus fidèle lieutenant de Sollers avec Jojo et Roy, et aussi une critique en forme de french kiss de Jean-Jacques Schuhl, auteur du roman Ingrid Caven publié dans la collection L'Infini et couronné par le Goncourt en 2000! Est-il besoin de préciser qu'il collabore aussi au « Blog personnel, non officiel, à vocation non commerciale » sur et autour de...



Mathieu Lindon, publié à six reprises chez Gallimard, plus d'une vingtaine de fois dans sa filiale P.O.L. et au moins une fois dans *L'Infini* (n° 59, La question pédophile, Automne 1997), se prosterne lui aussi très bas et glousse en transes après avoir embrassé *Le Nouveau* et *Une conversation infinie* (p. 50, *Libération* du Samedi 9 et Dimanche 10 mars 2019) :

BIBLIOBS

"Je suis éternel !" : Philippe Sollers face à la mer





COMMENT DA STEDRIT



50



ans "le Nouveau", l'auteur de "Femmes" et de "Paradis" donne la réplique, cinglante, à un monde ui fait naufrage.

Par Jérôme Garcin Publié le 22 mars 2019 à 12h24

Jérôme Garcin, rédacteur en chef des pages culturelle de L'Obs, producteur et animateur sur France Inter de l'émission « Le Masque et la Plume », a été publié à une trentaine de reprises chez Gallimard ainsi que chez ses filiales Flammarion et Mercure de France. Il a beau rameuter les adjectifs les plus éculés et sonner le tocsin à toute volée, je ne vois rien de vachement méchant dans Le Nouveau... sinon une génuflexion d'un auteur gallimardien devant son éditeur gallimardieu sentant le faisandé à des lis (里) à la ronde. Que remarquait déjà François Hourmant dans la Revue Historique n° 601 en 1997 : « La floraison d'articles élogieux, émanant le plus souvent d'amis, qui accompagne la publication de ces essais ne dément pas cette [ma !] lecture mais la conforte. » Tout ce tapage est produit par des auteurs qui sont liés directement ou indirectement à la maison Gallimard, tous font ainsi partie d'un réseau de copinage et d'entr'léchage littéraire (asinus asinum fricat... ad infinitum) : « Leur souffle Qi (氣) sort par les mêmes trous de nez » (一鼻孔出氣). Bref, les gardiens du temple Sollers se frottent le museau car ils appartiennent tous à la même congrégation et mangent du cochon ensemble !

Sollers connaît la Chine infiniment mal car il *oublire* les préceptes des anciens sages de ce pays, notamment Confucius (孔夫子, 551-479): 君子懷刑小人懷, L'homme de bien embrasse la loi, l'homme de peu les faveurs; 放於利而行多怨, Qui n'agit que pour son profit s'attire beaucoup d'antipathies; 君子喻於義小人喻於利, L'homme de bien estime ce qui est juste; l'homme de peu son intérêt personnel; 益者三友損者三友友直友諒友多聞益矣友便辟友善柔友便佞損矣, ll y a trois sortes d'amitiés bénéfiques et trois sortes d'amitiés nuisibles: les amis droits, sincères et érudits sont bénéfiques; les amis flatteurs, opportunistes et beaux parleurs sont nuisibles. Il ignore aussi les conseils de Maître Huainan (淮南子, 179-122): 能有名譽者必無以趨行求者也, Est capable de renommée seul celui qui ne court pas après; 故道術不可以進而求名而可以退而修身, C'est pourquoi l'art du Dao ne consiste pas à se mettre de l'avant et à rechercher la célébrité, mais à se tenir en retrait afin de se perfectionner soi-même.

千羊之皮不如一狐之掖 千人之諾諾不如一士之諤諤

« Mille peaux de mouton ne valent pas celle des aisselles [où est le plus beau poil] d'un seul renard ; mille béni-oui-oui ne valent pas le franc-parler d'un seul lettré! »

Cette dernière remontrance (諫言) fut servie par le stratège Zhao Liang (策士趙良) au ministre-prince Shang Yang (商鞅, vers -390 à -338) du royaume des Qin (秦) — elle est consignée par l'historien Sima Qian dans sa biographie de Shang Yang (cf. *Mémoires Historiques*, 史記商君列傳), lorsqu'il relate l'épisode dans lequel Zhao refusa l'emploi que lui offrait l'irascible Shang. Ce dernier est considéré comme l'un des représentants les plus rigoristes de l'École légiste (法家, litt. « Maison de la Loi »), car c'est lui qui inspira le régime autocratique des Qin et l'instauration des lois despotiques qui renforcèrent leur puissance militaire et leur permirent d'ériger l'éphémère empire (-221 à -206) qui mit fin aux Royaumes Combattants (-453 à -221). Voulant à son tour faire la leçon à Zhao, Shang lui répondit du tic au tac : 語有之矣貌言華也至言實也苦言藥也甘言疾也 « Il y a plusieurs sortes de paroles : les paroles trompeuses sont belles ; les paroles directes sont vraies ; les paroles amères sont curatives ; les paroles sucrées [mielleuses / agréables] indisposent [rendent malade]. »

Renard au franc-parler (chacal parfois...mais jamais *savagneau*!), je ne suis pas dupe et mes lecteurs non plus : Joyaux s'est créé un personnage et forgé une identité héliocentrique qui nourrit son besoin indécent et incandescent d'être tout en haut de l'affiche. Les règles qu'il met en pratique sont simples : préparer ses effets et méfaits, se faire valoir à tout prix, se magnifier à L'Infini, bien nourrir les moutons de sa bergerie! Son *modus operandi* est simple : SFCDT. Tous les moyens sont bons, pourvu qu'il puisse bêler et flamboyer tout son soul au <u>centre</u> de la scène du spectacle littéraire :

L'écriture est quand même la meilleure trace de ce qui a lieu. Alors, il faut être très sévère avec soi-même. Dans une de mes lettres, je lui dis en substance que, devant Dante et Virgile que je lis à ce moment-là, tout ce que j'ai écrit jusque-là est à jeter. Après avoir relu Homère, Shakespeare, Kafka, Nietzsche, Melville, Joyce et tous les géants de la littérature universelle, j'entreprends de refonder la littérature française en la relisant entièrement. S'ensuivront plus tard des encyclopédies comme La Guerre du Goût... Je cherche des rythmes, je constate la surdité générale, je plaide pour la musique. Et je le fais en silence, loin de l'agitation. Mes livres sont là pour en témoigner.

Il y a beaucoup de trahisons. Il faut donc être mieux renseigné que les autres, comme le préconisait Lawrence. Balzac était mieux renseigné que les autres. Stendhal, aussi. Devise imparable : SFCDT (Se Foutre Carrément De Tout).

Propos recueillis par Patricia Boyer de Latour Plaisirs, entretiens de Dominique Rolin avec Patricia Boyer de Latour, Gallimard, collection «L'Infini», 2002; collection « Folio », 2004.

Études, 2017

Une ineptie noir sur blanc vaut mille objections! En onze lignes Sollers énumère et repère onze monuments de la littérature — cette mythomanie est caractéristique des infatués qui ont besoin de l'assentiment des autorités. Je rejoins par ailleurs notre omnipapotant boucanier et je confesse que je suis mieux renseigné que beaucoup d'autres, dont acte. Ses propos avec Patricia Boyer de Latour ont été resucés quatre fois : d'abord publiés dans la collection L'Infini en 2002, ensuite dans Folio en 2004, puis commentés par notre infinisseur dans Études en 2017, avant d'être reproduits dans la revue *L'Infini* n°142 du Printemps 2018.

Le besoin de se faire valoir est impropre à tout traitement. Le caractère inauthentique de cette disposition rend les rapports difficiles. Même l'attitude à l'égard du médecin est souvent inauthentique et changeante : l'adoration idolâtre est vite remplacée par l'indifférence et même le dénigrement. La plupart du temps on est bientôt ennuyeux pour ces individus surtout quand on cesse de les admirer. Car c'est sur ce seul terrain qu'on peut rester bons amis avec ceux qui ont besoin de se faire valoir. (Kurt Schneider, Les personnalités psychopathiques, op. cit., p. 108)

Sollers se soigne grâce à une surdose de publications qu'il agrémente de pirouettes et de coquetteries média-clownesques. Face à la surdité générale, Sollers entend, voit et comprend tout en Solo, et après avoir relu les grands auteurs il se croit sur le même pied qu'eux et pousse le bouchon jusqu'à prétendre avoir refondu la littérature française! Cette marotte est chez lui itérative — il attise ses rêves de grandeur en alignant plusieurs noms d'immortels, dans l'espoir que leur renommée ruissellera sur sa dive personne. Cette façon de produire de la littérature préfabriquée a été analysée par Bernard Lambert dans son article « La confusion mentale de Philippe Sollers », publié dans la *Revue des Deux Mondes* de Juin 1993, pp.169-180:

Il donne même souvent l'impression en lisant les autres de croire qu'il se cite lui-même. Et c'est là en effet son drame : s'il est l'anti-Sainte-Beuve, rapport à l'amour des géants du siècle, il est sur un point comme le vieux faiseur des *Causeries du lundi* : sa passion de lire et de critiquer s'est faite aux dépens du créateur. L'écrivain Sollers a été constamment vaincu par ses conquêtes de lecteur, constamment anéanti par ses admirations. Mais comme la gloire littéraire est son seul but et sa passion d'écrire son unique moyen, il va élaborer une stratégie pour marier ses vœux avec ses possibilités, c'est-à-dire pallier son manque total d'invention en utilisant l'invention des autres.

Ou comme le disait déjà la « montagne éclairée » (Georg Christoph Lichtenberg, 1742-1799) :

Presque tous nos écrivains partagent le défaut de s'instruire des écrits d'autrui et de simplement les combiner nouvellement. Je nomme cette méthode Gradus ad Parnassum. Ils lisent une chose avant encore d'y avoir réfléchi et c'est ainsi que tout leur savoir se résume à savoir ce que les autres ont su. (Le miroir de l'âme, Traduit de l'allemand et préfacé par Charles Le Blanc, Librairie José Corti, 1997, p. 347. Ne pas confondre avec l'illustre sinologue Charles Le Blanc)

Les flagorneurs qui l'entourent m'objecteront que mes citations valident sa méthode — or mon SFCDT se définit autrement : Sollers Faux Cul Disséqué Taoïstement ! Sollers et moi semblons par ailleurs utiliser le même *Petit Robert des Noms Propres*. À gauche ledit dico (p. 618, Éd. de 1994), à droite *Le Nouveau* (p. 40), chaque extrait traitant de l'influence de Shakespeare dans l'œuvre cinématographie de Carl Dreyer :

des plus grands analystes de la condition humaine. Réal. princ.: Pages arrachées au livre de Satan (1920), Le Maître du logis (1925), La Passion* de Jeanne d'Arc (1928), Vampyr (1932), Dies* irae (1943), Ordet* (1955), Gertrud (1964).

l'effet puissant de Shakespeare. C'est un noir spécial, et les titres parlent d'eux-mêmes: La Passion de Jeanne d'Arc, Vampyr, Dies Irae (1943), Ordet (1955), Gertrud (1964).

Le Nouveau nous sert par ailleurs de l'ancien en nous informant que « II [Shakespeare] se marie, à l'âge de 18 ans, avec une femme de huit ans son ainée. » (p. 53) Dans ce même Robert, il est indiqué « qu'à l'âge de dix-huit ans (1582), Shakespeare épousa Anne Hathaway, de huit ans son ainée. » (p. 1917) Plus loin, la même page nous indique que « C'est en 1623 que deux de ses amis de la compagnie des King's Men, Heminge et Condell, publièrent un premier folio qui authentifiait l'œuvre shakespearienne dans son ensemble. » Sollers éclaire notre lanterne à peu près dans les mêmes termes : « On ne retrouve aucun manuscrit de lui, les pièces sont transcrites après sa mort, par les comédiens dont il fait partie » (p. 53). Bref, ce communiquant en communion avec soi tient le copié-collé en aussi haute estime que les réseaux sociaux ! Un conseil : lisez plutôt le dico, vous éviterez un Shakespeare soldé à bas prix et vous vous épargnerez bien des circonvolutions et intertextes destinés à gonfler le priapisme littéraire de ce frenchy (anglicisme que nos descendants d'outre-mer ont francisé « frais chié »):

<u>Dieu</u> donne parfois de ses nouvelles à travers certains hommes. <u>Freud</u>, toute sa vie, a été obsédé par Shakespeare et Moïse. Il peut discuter de l'identité

36

de Shakespeare jusqu'à deux heures du matin, et de « l'homme Moïse » jusque dans ses derniers jours. Le génie, pour lui, n'explique rien, il y a toujours quelqu'un d'autre derrière. Plus il bute sur Shakespeare, plus il s'intéresse à l'occulte et à la télépathie. Il veut qu'on se demande éternellement, malgré tous les renseignements disponibles, qui était Sigmund Freud. Il a raison, c'est une bonne question, surtout pour des humains qui n'imaginent plus grand-chose entre ciel et terre. Freud a lu Milton et Dostoïevski, mais pas Dante. On connaît ses goûts très conformistes en littérature française: Anatole France et Zola. Il a eu tout le temps de lire Proust dans la New French Review, mais non, rien, et rien non plus sur Joyce. Ce n'est pas grave, il peut venir jouer sur la scène du *Nouveau*, avec Hamlet pour complice.

Ce passage de *Le nouveau* (pp. 36-37) illustre à merveille les propos de Lambert sur la technique sollersiaque de remplissage pour s'approprier sans effort toute la littérature. On trouve en effet dans ce répertoire en forme de grimoire des dizaines de pages des mêmes os usés. Ce chapelet soporifique de *name dropping* en jette à la queue leu leu (19 fois en 18 lignes!) et notre Phil à la lippe bien pendue s'imagine qu'il suffit de généreusement saupoudrer son texte de logos archiconnus pour être un sérail killer admis au sein de la littérature mondiale! Bernard Lambert dans la *Revue des deux Mondes* précitée a lui aussi éventé le système Sollers d'enfarinement littéraire:

Car à force de délégations et reprises des discours des autres, nous n'avons plus sous les yeux qu'une littérature sans expérience autre que celle d'un lecteur. En quoi d'ailleurs Sollers n'est pas un copieur, mais un copiste. Il voudrait dans chaque livre s'approprier toute la littérature, prendre à son compte ce qui a fait parole chez les autres et qui va tristement se déposer tic de langage chez lui.

J'entends bien d'où vient la tentation de l'autobiographie : elle est une des plus hautes formes de la littérature. Sollers croit qu'elle peut s'écrire sans travail ni sur soi, ni sur le texte, ni sur le monde, quand les trois participent du même mouvement. En guise de quoi, il n'est que le petit échotier de son ego.

Il y a très longtemps les Chinois, à partir de deux extraits de livres anciens, ont eux aussi peint le portrait tout craché de notre échotier doté d'un ego à gogo. Le premier est tiré du *Livre des Han postérieurs* (後漢書, 25-220, on dit aussi Han de l'est ou orientaux) et retrace l'histoire de cette dynastie compilée par Fan Ye (范曄, 398-445) — dans sa préface au chapitre des biographies de reclus légendaires (逸民傳序), il note : « Méprisable (vulgaire / bornée) le genre de personne qui achète la renommée) » (硜硜有類沽名者). Les deux avant-derniers caractères de cette phrase (沽名, *gu ming*, littéralement « acheter / renom ») sont encore utilisés et signifient « acheter la notoriété ou la gloire »... et en France s'assurer du rayonnement Sollers à coups de critiques pipées et partisanes.

Le *Guanzi* (管子) est une œuvre plus ancienne dont l'origine remonte au royaume de Qi (齊, -685 à -643, à l'époque Printemps et Automnes, 春秋, -722 à -481) — ce recueil de textes sur des sujets économiques, politiques et militaires intègre divers courants de pensée de l'Antiquité et est attribué au célèbre ministre Guan Zhong (管仲, ou Guan zi, Maître Guan, décédé vers 645 avant notre ère, donc avant Confucius et Lao zi). Cet ouvrage serait par ailleurs une compilation plus tardive (vers la fin de l'époque des Royaumes Combattants, 戰國, -453 à -221) et devrait sa forme actuelle au prolifique lettré et fondateur de la bibliographie chinoise, Liu Xiang (劉向, -77 à -6, de la dynastie des Han antérieurs ou occidentaux, 西漢, -206 à 8). Il s'inspire de la pensée syncrétique de Guan Zhong, souvent cité dans d'autres ouvrages anciens, et l'on trouve dans le chapitre Fa Fa (法法, Prescription de la Loi) l'aphorisme suivant : « L'homme qui pêche pour le renom n'est pas un sage lettré! »

釣名之人無賢士焉

Les deux premiers caractères de cette sentence, 釣名 (diao ming, littéralement « pêcher / renom ») forment un binôme couramment employé de nos jours pour désigner quelqu'un qui court après la gloire. Ainsi il y a des lustres, deux caractères du Livre des Han postérieurs et deux autres du Guanzi ont été par bonheur amalgamés! Mais afin d'éviter la répétition du caractère 名, le deuxième a été combiné avec son synonyme 譽. Dès lors, l'expression 沽名 釣譽 (acheter / renommée / pêcher / réputation) signifie être avide de louanges et d'éloges, convoiter des honneurs, rechercher les feux de la rampe. Sollers est un commerçant chevronné, un publiciste à portefeuille installé depuis les années 60 au cœur de l'éditocratie littéraire française; depuis sa première crise de maoïsme et jusqu'à ses dernières élucubrations à propos de la « forme inouïe de capitalisme nouveau » en Chine, il utilise tous les supports médiatiques existants et cherche à se mettre au premier plan à coups de SMS (Sollers M Sollers) trumpiens, d'articles grimés et d'entretiens commandés. Bref, il pratique la pêche à la renommée avec tous les filets à sa disposition et il vend le vent, les nuages, les éclairs et la pluie (賣風雲雷雨): des délires et des boniments.

Le Vieux Maître, Lao zi (老子, 6e siècle avant notre ère) a professé le déroulement du Dao (道, « la Voie »), bien avant que Sollers ne donne sans fin de la voix avec l'aide de gueularde-s publié-e-s par ses soins et chargés de former une chaîne haute-fidélité bruyante à *L'Infini*… Voici ce que dit le père du Taoïsme :

是以聖人之治 虛其心實其腹 弱其志強其骨 常使民無知無欲 使夫知者不敢為也 為無為則無不治

Le gouvernement du sage vide les cœurs et comble les ventres.

Il affaiblit les volontés et renforce les os.

Il fait constamment en sorte que le peuple soit sans savoir et sans désir.

Il fait en sorte que ceux qui savent n'osent pas agir.

Il agit par non-agir et par conséquent il n'y a rien qui ne soit gouverné.

Ce texte n'est pas aussi ésotérique que plusieurs voudraient nous le faire croire (pour une herméneutique creuse et abstruse, consultez Mystère Sollers, il en connaît tout un rayon en projections nébuleuses, versions approximatives ou carrément fausses) — « vider les cœurs et combler les ventres », « affaiblir les volontés et fortifier les os », « faire constamment en sorte que le peuple soit sans savoir ni désir », ou encore que « ceux qui savent n'osent pas agir », tout cela sonne doux aux oreilles des régimes autocrates d'hier et d'aujourd'hui qui avilissent leur peuple pour rester le plus longtemps possible au pouvoir.

Shang Yang avait certainement lu Lao zi, car dans le chapitre intitulé 弱民 («Affaiblir le peuple») du traité qui lui est attribué, le machiavélique prince professe : 民弱國強民強國弱故有道之國務在弱民 « À peuple faible État fort ; à peuple fort État faible. Par conséquent, le devoir d'un État qui possède le Dao (道) consiste à affaiblir le peuple » ! C'est précisément ce contre quoi l'exilé, le persécuté, le censuré, le subversif, le véritable iconoclaste et dissident Ma Jian se rebelle lorsqu'il affirme sur un ton railleur qu'il est impossible de trouver une fille cultivée car toutes ont tété les mamelles de Yu Lai et de Mao Zedong et ont gobé les « fausses utopies qui asservissent et infantilisent la Chine depuis 1949. » Xi Jinping, l'empereur des temps nouveaux, a tout comme Shang Yang bien retenu la leçon de Lao zi et celle aussi des anciens monarques absolus — il a donc comme Sollers adopté Twitter et autres apps pour vider les cœurs, ou en termes plus actuels bourrer le mou à des centaines de millions de Chinois. L'une de ces apps s'appelle 學習强国 (xuexi qiangquo), comme l'illustrent les quatre gros caractères blancs sur fond rouge ornant la photo ci-dessous à gauche :



Le slogan 學習强国 est un jeu de mots sur le patronyme du président Xi (习, ici écrit en chinois classique, 習), qui signifie « pratiquer / étudier ». Autrefois, la langue était monosyllabique et utilisait un seul caractère pour désigner une chose ou exprimer une idée. Étant donné la complexité orale et écrite de cet idiome sans alphabet, étant donné aussi ses innombrables homophones et au fil du temps l'addition de nouveaux mots (par ex. les termes scientifiques qui ne cessent de s'ajouter depuis l'antiquité), le chinois moderne a créé beaucoup de binômes (voire tri- ou quadrinômes), soit deux caractères pour exprimer une chose concrète ou un concept abstrait.

Aujourd'hui, le verbe « étudier » se dit « xuexi » (学习), « apprendre », 学, et « pratiquer », 习 , autrement dit : « mettre en pratique ce que l'on a appris », le deuxième caractère étant le « xi » ,习, du nom de famille du vénérable président. Le second binôme, 强国, « qiangquo », « fort / pays », est une expression qui désigne de nos jours un état fort, une grande puissance économique et militaire. Donc, le nom de l'app « xuexi qiangquo » peut se comprendre de deux, voire de trois manières, et cela est bien sûr tout à fait voulu : « Étudier [le président] Xi [de] l'État puissant », ou « Étudier Xi l'État puissant », ou encore « Étudier l'État puissant » tout court. Le message est clair : Xi = grand pays puissant, et vice versa.

En outre, la subtilité du nom de cette app ne s'arrête pas à ce simple jeu de mots ; elle est incarnée, à dess(e)in, dans la nervure des traits qui composent les caractères eux-mêmes. Les deux premiers du nom de l'app, « xuexi », « étudier », sont écrits en chinois classique, avec la forme complexe de chacun (« xuexi », 學習), alors qu'en chinois simplifié nous avons 学习. L'écriture moderne emploie moins de traits et rend l'apprentissage de la langue un peu plus facile ; malheureusement, une bonne partie de l'étymologie est ainsi perdue. Or en écrivant ces deux caractères de l'app dans leur forme classique et compte tenu que l'un d'eux comporte le nom de famille du président Xi, on en arrive à former par association une formule... proche de celle du culte de la personnalité si cher à Mao et à Môa Sollers.

Quant aux deux autres caractères, « qiangquo » (« État puissant »), ils sont écrits dans leur forme simplifiée (强国 au lieu de 强國). Or le dernier idéogramme est plus éloquent dans sa forme ancienne, visuellement plus proche de l'étymologie. Le célèbre lexicographe Xu Shen (許慎, 58-147) dans son fameux Dictionnaire $\acute{e}tymologique$ $\acute{e}ts$ $\acute{e}ts$

Reconnaissons néanmoins que les épigraphistes chinois modernes, en simplifiant certains caractères classiques, ont parfois fait un travail d'orfèvre, notamment pour un mot aussi important que « pays », qui s'écrit dorénavant 国. On reconnaît à nouveau le caractère simple □ qui signifie « entourer / encercler / enceinte », habité à l'intérieur par le caractère 王, « jade », soit \pm (« roi ») avec un petit trait en bas à droite symbolisant ses veines. Or, comme chacun le sait, cette pierre est l'un des symboles (avec le dragon) les plus connus de la Chine, et elle est intimement associée à l'empereur. Le jade est tellement précieux qu'en médecine traditionnelle vagin se dit « porte de jade » (玉門) et que l'organe qui y va et vient avec moult délices se nomme « tige de jade » (玉莖). Dans son Dictionnaire, Xu Shen nous apprend que le caractère 王 (« roi ») signifie « Ce vers quoi Sous le Ciel tout se dirige » (天下所歸往也), un point de convergence absolu sur la terre. Xu Shen cite ensuite le grand lettré confucéen Dong Zhongshu (董仲舒, -179 à -104) qui explique que « Les anciens (古) ont formé (造) l'écriture (文) du caractère « roi » en liant (連) par le centre (中) trois (三) traits (畫) [horizontaux] ; ces trois traits (三者) représentent le Ciel (天), la Terre (地) et l'Être humain (人); celui qui (者) les unit (參) et les fait communiquer (通) est le roi (王). Confucius a dit : Unir les trois, c'est être roi. » (古之造文者, 三畫而連其中謂之王. 三者, 天, 地, 人也. 而參通之者王也. 孔子曰:一貫三 為王.) Cette digression m'a semblé nécessaire pour mieux appréhender la signification primordiale du mot « pays / état » dans la psyché collective chinoise et illustrer (en accord avec ce petit précis!) que l'app « Étudier Xi l'État puissant » n'est pas un outil d'endoctrinement anodin — il sert à substituer le Parti à la famille, à transformer les enfants en dociles petits soldats rouges au service du Parti-État, à instaurer une sacralité nationale absolue et à verrouiller la pensée des adultes dans un carcan dogmatique qu'on ne peut remettre en question sous peine de pourrir voire mourir en prison. D'autant plus si l'on considère l'affiche ci-dessus où deux écoliers joufflus portent un foulard rouge, appelé 红领巾 (litt. « rouge / cou / textile »), habituellement traduit par « Jeune Pionnier ». Il faut bien garder à l'esprit que la représentation stalienne actuelle de ces jeunes pionniers d'âge scolaire dans cette image infantilisante est plus ou moins exactement la même qu'en 1949 et, pis encore, que ces pionniers sont les ancêtres des Petits soldats rouges (红小兵), précurseurs des Gardes rouges (红卫兵) de la Grande Révolution Culturelle à l'époque du culte absolu de Mao que Môa Sollers adule et émule à L'Infini. Sous cette image est inscrit :

沉醉在学习的氛围里

沉醉在学习的氛围里:« Plongée d'ivresse dans l'ambiance (ou l'atmosphère) d'étudier Xi ». Les deux premiers caractères (沉醉) signifient «immergé / ivre»… mais au pied de la lettre (!) « être ivre mort ». Bien sûr il s'agit ici d'une tournure hyperbolique, on entend par là que les enfants sont ivres de joie en étudiant Xi avec intensité et gravité, mais il faut avouer que la propagande pour étudier « xi » (习) la pensée du président Xi (习) donne le vertige… ou la nausée ! La troisième photo, où un groupe d'adultes sont plongés dans l'étude de l'app, laisse voir une enseigne lumineuse en haut de l'écran numérique plat :

足荣镇"学习强国"APP管理员培训会

Elle se traduit par: « Réunion de formation des gestionnaires de l'APP « Étudier [le président] Xi l'État puissant ») de la ville de Zurong. » (une cité située dans la sous-préfecture de Debao, 德保县, y apprend-on). Comme dans toute propagande, ce qui se dissimule entre les lignes est aussi important que ce qui est écrit — cette sous-préfecture est située dans la « Région autonome [sic] de l'ethnie Zhuang du Guangxi » (广西壮族自治区). Ces membres dociles et exemplaires de la minorité nationale Zhuang (plus de dix millions) ne rechignent pas contre la

domination des Han... et c'est un peu comme si l'on exhibait une photo de Kurdes en train de religieusement étudier les harangues d'Erdogan ! Sur le grand écran, on lit:深入学习贯彻习 近平新时代中国特色社会主义思想, « Pénétrer à fond l'étude de la pensée des temps modernes [de la nouvelle ère / du nouvel âge] du socialisme aux caractéristiques (litt. couleurs spéciales) chinoises de Xi Jinping ». Puis en très gros caractères jaunes en dessous apparaît une « devise » :

学而信 学而思 学而行

Étudier et croire. Étudier et penser. Étudier et agir.

Trois injonctions qui se résument à croire aveuglément et à mettre en pratique la pensée et l'enseignement du président Xi. Ces formules répondent en écho au premier chapitre des *Entretiens* (論語) de Confucius, qui justement s'intitule De l'Étude (学而, litt. « Étudier et... »). Ces deux derniers caractères sont répétés au début de chaque petite phrase ci-dessus — et sont à l'origine de l'adage peut-être le plus célèbre de toute l'histoire littéraire, philosophique et politique de la Chine... que tous les Chinois connaissent par cœur. Il faut noter qu'il est ici écrit en chinois simplifié, afin de mieux faire voir la correspondance avec les trois exhortations de l'app : 学而时之之,不亦乐乎? « Étudier et (学而) au moment opportun mettre en pratique (文) ce que l'on a appris, n'est-ce pas tout de même une joie ? » Le lecteur attentif aura remarqué que le caractère 行, « agir », n'est pas identique, dans la troisième injonction, avec le caractère correspondant au nom de famille du président Xi, , , « pratique » ! Nous avons là en effet un synonyme de : 行, agir, i.e. mettre en pratique !

Si selon notre P.S. (Philosophe de Service) il est dans notre intérêt de devenir chinois (cf. p. 20), il faut vite emboîter le pas aux centaines de millions de Chinois qui le font librement (!) et télécharger l'app Étude de Xi l'État puissant sur votre portable. En assimilant (Étudier et Croire), en méditant (Étudier et Penser... uniquement à Xi, pas aux sept pollutions spirituelles interdites d'inhalation et de réflexion : la démocratie constitutionnelle, les droits civiques, la liberté de presse, etc.) et en mettant en pratique (Étudier et Agir) les vues et sous-entendus de Tonton Xi (习大大, Xi Dada... proche du da da russe... mais point du dadaïsme !), comme on le surnomme affectueusement dans les journaux officiels, soit « Xi Grand Grand » (on y est : Pierre le Grand !). Tout gaga qui répond correctement en ligne (et a bien sûr benoîtement assimilé les sacro-saintes consignes du Parti-État) aux questions imposées, peut accumuler des points de crédit social qui faciliteront son intégration au paradis de la religion civile (公民宗教) socialiste à la sauce chinoise... Le chiffre entouré en jaune dans l'image de l'app cidessous 我要学习 (« Je veux étudier », ou « Je veux étudier [le président] Xi ») est le score obtenu par un internaute inconnu (un amoureux des émissions de gaz à effet Sollers ?)



Le PCC ne tolère aucun contre-pouvoir institutionnel ou médiatique. Pour ce faire, il doit contrôler ou limiter les informations et les connaissances auxquelles les citoyens pourraient avoir accès (dixit Lao zi : faire en sorte que le peuple soit sans savoir et sans désir, que ceux qui savent n'osent pas agir.) Bref, vider les cœurs, bourrer le crâne et remplir les ventres. Prospérer, s'amuser (mais pas aux dépens du Parti-État, on n'est pas à Quotidien !), consommer et dépenser O.K., mais penser serait le K.O. voire le chaos du Dao 道!